

## Sommaire

	Pages
<i>Jean-Philippe, mon fils</i>	
<b>Françoise Bergé</b> .....	2
<i>Et vient le temps de la retraite.</i>	5
Le temps de choisir	<b>M. Claude</b> ..... 6
Conserver mes racines	<b>M. Laurent</b> ..... 8
Je serais un artichaut	<b>Ph. de Fontanges</b> ..... 10
En mer, à terre, un même peuple	<b>F. Lemeur</b> ..... 13
Réalisme et modestie	<b>A. Boucherie</b> ..... 15
Etre avec, une nouvelle fois	<b>B. Thiron</b> ..... 18
Accueil, initiative et fantaisie	<b>R. Olivier</b> ..... 20
Le temps de vivre	<b>M. Gallerand</b> ..... 23
<i>Jean Etchegaray, un homme sans détour et sans fard.</i> .....	29
<i>Ruminations.</i>	
Eucharistie et réalités ivoiriennes	
<b>B. Gouel</b> .....	35
<i>Mission d'Eglise en terre d'Islam.</i>	
<b>Pierre Claverie</b> .....	41
<i>L'histoire : une science dans son dynamisme ou la hantise du passé.</i>	
<b>Eric Brauns</b> .....	48
<i>La Parabole des voisins peureux.</i>	
<b>Michel Dagrás</b> .....	57

## *Jean-Philippe, mon fils...*

Second de nos trois garçons, tu n'étais pas comme le voudrait bien la légende, un enfant exceptionnel : simplement, tu étais toi, Jean-Philippe - mûri très vite parce que c'était dans ta nature et que tu avais joué un rôle d'aîné à la place de ton frère plus âgé handicapé physique, ouvert aux autres, accueillant, paisible...

Nous étions proches, toi et moi, nous communiquions bien. Tu n'étais pas mon préféré, mais sûrement mon « raisonnable »...

Ce soir-là, cette année et le jour du printemps, nous avons passé, tes frères, toi et moi, la soirée dans votre collège - réunion de parents, d'enseignants et d'élèves -. Je t'ai quitté pour un moment : tu rentrais en cyclo, moi en 2 CV. Une heure après, tu étais mort, écrasé par un camion fou... Tu avais dix sept ans.

Jean-Philippe, devenu mon fils en état d'éternité...

La sérénité ne m'a pas quittée depuis le moment où, dans la nuit, la gendarmerie est venue me prévenir. Et j'ai pu, à mon tour, transmettre paisiblement la nouvelle à ceux - tes frères et ton père les premiers - que j'ai eu la charge d'avertir... Je crois profondément que tu contribues à cette paix.

Un immense élan d'amitié, de tendresse, venu de toutes parts : notre communauté de foi, tes amis, les nôtres, ton collègue, nos familles, a transformé ces jours de deuil en une fête grave... Oui, le mot n'est pas trop fort... Nous étions heureux d'accueillir à la maison puis à l'église ceux qui, si nombreux, venaient te fêter et essayer de dire avec nous leur sérénité et leur émotion de te savoir entré dans l'éternité.

La liturgie préparée pour toi a été belle, chargée de présence, d'émotions et de prières. Tous ensemble, nous nous sommes souvenus, à travers les chants, les lectures, les prières et l'Eucharistie que nous étions réunis pour célébrer ton entrée dans la vie éternelle. Et nous avons adhéré autant qu'il nous était possible à la prière du prêtre ami...

« Dieu, ce soir nous t'appelons Espérance parce que c'est le nom de la jeunesse... Tu t'appelleras, la paix qui nous manque, Tu t'appelleras la foi qui nous fait défaut et viens parmi nous et sois parmi nous... Amen... »

Bien sûr, parfois, les larmes montent et je me laisse aller : l'on m'a appris que l'héroïsme est dangereux. Je ne suis pas encore capable de regarder une planche à voile - tu aimais tellement la tienne -. Et, le soir, chaque soir, lorsque je prends ton frère à l'école, je marque un petit temps d'arrêt en pensant que tu vas arriver, de ton pas de course à petites foulées que j'aimais bien, avec ton gros sac noir à l'épaule.

Et j'ai mal... Et puis, les photos, certaines photos... et puis tes vêtements que je retrouve dans l'armoire. Et le visage de tes amis : il me semble que c'est toi que j'embrasse...

Oui je sais bien que je ne m'habituerai jamais à l'idée de ne plus pouvoir maintenant rencontrer ton visage.

Mais je sais aussi qu'il faut fuir la nostalgie comme l'héroïsme. Nous n'avons pas assisté à la mise en cercueil de ta dépouille. Nous n'avons pas, non plus, ramené le cercueil à la maison. Ta tombe au cimetière est fleurie pour tous ceux qui passent. Mais nous savons bien, toi et moi, que ce n'est pas là que tu te trouves. Ton frère a pris ta chambre qu'il a faite sienne, différente de ce qu'elle était de ton temps.

Il n'y a pour l'instant aucune photo de toi, exposée chez nous... Quand la souffrance monte à travers le souvenir, de toutes mes forces, j'essaie de penser autrement...

Cet autrement, c'est ta forme d'éternité. Toi vivant, tellement vivant, tout comme avant et même davantage, présent parmi nous, nous ne savons pas comment, mais nous en sommes sûrs, vivant un bonheur parfait, celui que le Christ nous a promis.

Toi, léger, proche et détaché à la fois, présent à l'événement et à nous tous, mais totalement libre et exultant de joie.

Je suis fière de toi, Jean-Philippe... sûre de la mission qui t'est confiée de nous ouvrir à tous la route de l'éternité, et je « t'embrasse » très tendrement de tout mon amour de mère, dans l'attente de l'instant où je pourrai me jeter dans tes bras.

**Françoise Bergé.**

*Ce texte est paru dans « ALLIANCE »,  
une excellente revue (bimestrielle) de spiritualité conjugale et familiale.  
(Alliance, 49, rue de la Glacière, 75013 Paris).*

# **de la retraite**

*« 61 ans... je me sens bien dans ma vie de chômeur en garantie de ressource. Mon rythme de vie est différent ; mes préoccupations par contre restent toujours les mêmes...*

*En 1942, au séminaire de Paris, j'écoute un homme qui passe. C'est le Père Augros. Il invite à vivre « autrement » l'Eglise, pour la mission. J'entends son appel. Je suis disponible.*

*Mais voilà la perspective du S.T.O. je la refuse et me retrouve dans la clandestinité du Vercors. Premiers contacts.*

*La guerre finie et mes études de théologie terminées (dernières années à Lisieux), me voici tour à tour en banlieue et à Paris, dans des secteurs populaires. Dès 1946, deux prêtres travaillent à plein temps.*

*En 1966, je suis dans l'équipe de Givors, dans le Rhône, et travaille à mi-temps comme aide-géomètre. Survient alors une foudroyante révélation : « Vous êtes tuberculeux ». Autre forme de partage : dix-huit mois au sana d'Auteville. De retour dans la région lyonnaise, je travaille à plein temps, d'abord comme chauffeur-livreur, puis comme employé-technique au contrôle production (grues Richier). Au bout de dix ans, en juin 1979 l'usine ferme ses portes. 430 licenciés. J'ai alors 58 ans. Fini le travail.*

*Comment vivre cette nouvelle situation sinon qu'en fidélité et dans la suite normale de ce long cheminement sur un peu plus de 35 ans ! Chômeur, je ne chôme pas. Mon appartement en H.L.M., où je vis depuis onze ans, est ouvert : voisins, jeunes, paumés, drogués...*

*Je suis conseiller juridique du Travail, délégué à la Commission paritaire à la Préfecture pour la régularisation des Emigrés, intervenant au Conseil des Prud'Hommes et au Tribunal d'Instance... De quoi remplir mes journées. Ce qui était « expérience », aux tout premiers débuts, est devenu « vie », ma vie. Et une vie donnée, ça ne se reprend pas ».*

**La retraite est là. Jacques Bertheloot vient d'en donner un écho. Plusieurs d'entre nous vivent cette nouvelle situation ; d'autres vont bientôt la connaître. Continuité, rupture ? Autres manières de vivre, autres préoccupations ? Voici quelques itinéraires.**

## *Le temps de choisir*

Depuis le 12 novembre 1981, j'ai quitté l'entreprise TRINDEL (Travaux Industriels d'Electricité) où depuis le printemps 75 j'étais monteur électricien sur les chantiers et dans les usines de la région. En 81, Trindel a eu recours à des licenciements économiques et a signé avec le F.N.E. (Fonds National pour l'Emploi) un accord permettant de mettre en cessation d'activité les salariés de plus de 56 ans 2 mois, avec garantie de ressources équivalente à 70 % du salaire brut et acquisition de points de retraite et de points CNRO (Retraite complémentaire) jusqu'à 60 ans, et pré-retraite dans les mêmes conditions jusqu'à 65 ans.

J'ai plus de 56 ans 2 mois. La Direction m'a donc demandé si j'acceptais de partir. J'aurais pu rester, d'autant plus qu'étant délégué du personnel et secrétaire du Comité d'Entreprise, je bénéficiais des protections légales contre les licenciements. Mais il y avait une difficulté : depuis avril 80 j'étais en maladie, suite à un accident qui me laisse toujours un handicap important du bras droit, ne me donnant plus la possibilité d'exercer totalement mon métier.

Après avoir pris avis de l'équipe et du syndicat, j'ai accepté de partir, comme

tous les autres, à 56 ans 2 mois ; mettant toutefois comme conditions, qu'un camarade algérien, père de 4 enfants, soit retiré de la liste de licenciements, et que je puisse retravailler trois mois avec une augmentation de salaire afin de m'assurer une meilleure indemnité de pré-retraite.

Une page est donc maintenant tournée. J'en prends facilement mon parti, surtout les jours de grande pluie ou de fort mistral où il est si dur et si désagréable d'être sur les chantiers. Je m'étais préparé à cette nouvelle situation par les seize mois de maladie pendant lesquels j'avais débordé d'activités, surtout syndicales ou au Comité d'Entreprise où je continuais à assumer mes responsabilités bénévolement. Cela aussi, maintenant, il a fallu le quitter. Mais les liens demeurent et je me sens apte à vivre à la fois autrement et en continuité, en fidélité à ce que je vivais avant.

Je n'ai pas de soucis ou préoccupations importants pour l'avenir. A 57 ans bientôt, je me sens encore jeune et en relative bonne santé, donc encore apte à mener une vie active. Pas non plus de préoccupations financières, ni pour l'immédiat

(garantie de ressources jusqu'à 65 ans, sans être extraordinaire, mais suffisante), ni pour après 65 ans (j'ai eu la chance de pouvoir racheter des trimestres de cotisations S.S.).

Je ne veux pas m'engager dans n'importe quelle voie. Il y a des ruptures à faire et des choix nouveaux à privilégier. Cela demande de la réflexion. J'ai choisi de faire de cette année une année sabbatique qui me laisse le temps de me retourner, de voir venir. Je reste sur place à Port de Bouc, dans l'équipe BTP (Bâtiment Travaux Publics), continuant à assurer les tâches qui demeurent, mais consacrant beaucoup de temps à un « recyclage ». Ainsi, je participe aux sessions de christologie (7 fois 3 jours), organisées pour des prêtres des diocèses d'Aix-en-Provence et de Marseille, et je me suis inscrit aux semaines de formation continue de la Mission de France à Fontenay. Ce que je chercherai à éviter cette année, c'est de répondre OUI à toutes les propositions, d'où qu'elles viennent. Avant tout, je me sens et je veux être DISPONIBLE. Je suis de la M.D.F. C'est elle qui m'envoie et je pense que je n'aurai rien de définitif à décider sans son accord et sans lui donner la priorité.

Je suis des *BTP*, dans une équipe BTP ; je reste solidaire plus particulièrement de cette équipe, de ses projets, de sa vie interne, de ses relations. Ce que je désire poursuivre au plan *ecclésial*, c'est ma participation aux groupes de réflexion BTP et prêtres-ouvriers, aux rencontres régionales des prêtres de la Mission de France, et éventuellement au culte et à l'Action Catholique sur le secteur...

Je désire aussi poursuivre mes liens avec mes camarades de chez Trindel et ceux de l'Union locale CGT. Je voudrais rester présent à la Mutuelle des Travailleurs de Port-de-Bouc où l'on m'a donné un rôle de vice-président et, à ce niveau, je suis prêt à suivre des stages de formation d'administrateur, en vue d'un meilleur service.

Des APPELS me parviennent, sans que j'y donne réponse pour le moment : participation à la création d'un comité HAN-DICAPES et à la marche de MUTUELLE SPORTS (1 500 jeunes) ; participation au syndicat des retraités CGT de Port-de-Bouc ; participation à la vie de l'Union Locale. D'autres appels viendront du Père Panafieu, l'archevêque d'Aix...

Je ne me presse pas de répondre, et je

ne le ferai pas sans garder du temps pour lire, réfléchir, prier, accueillir les amis, bricoler, voyager. A quoi servirait-il, en effet, d'être en retraite si c'était pour être encore plus chargé qu'auparavant ?

Voilà quelques réflexions... après un mois de « retraite ». Je voudrais aussi dire l'amour que j'ai de ce petit coin de Port-de-Bouc, avec sa mer, son soleil, ses plages. C'est là finalement que je me retrouve le plus chez moi, avec mes racines, mes amis. Et je crois que j'aimerais bien y rester.

**Michel Claude.**

## ***Conserver mes racines***

Je n'avais pas tellement réfléchi à la question quand j'ai eu atteint 64 ans. Ne pouvant plus assumer l'intense travail que me demandait mon métier de contrôleur laitier, j'ai demandé la retraite professionnelle en tant qu'ancien prisonnier. Je comptais continuer un petit travail, à mi-temps, de peseur de lait, dans les mêmes exploitations.

Les responsables de la Mission de France ont dû en avoir vent, puisqu'ils m'ont délégué l'un d'eux. Par lui, ils me demandèrent si j'acceptais de retourner dans mon ancien secteur de Villiers-St-Georges pour y assumer les tâches pastorales, en faisant équipe avec deux prêtres ouvriers agricoles.

J'ai réfléchi à cette proposition avec l'équipe Mission de France et l'équipe diocésaine associée à laquelle j'appartiens aussi.

Les conclusions des deux équipes se sont recoupées : il ne paraissait pas opportun que je quitte la Touraine, où des racines solides me permettaient d'avoir une vie de retraité équilibrée, bien que le secteur de Villiers-St-Georges, que j'avais connu vingt ans avant, me tenait toujours à cœur.

Quelles étaient donc ces racines ? Des relations tissées dans le monde agricole par le travail, des responsabilités dans plusieurs associations locales (A.C.P.G., club du 3<sup>e</sup> âge, aides ménagères) et un engagement politique de base au P.S.

Ainsi fut-il convenu que je passerais ma retraite parmi ceux avec lesquels j'avais travaillé, dans le pays où j'étais inséré, tout en gardant des responsabilités pastorales sur le secteur.

Avec du recul, après ces trois ans passés de 78 à 81, je réalise la sagesse de cette décision.

Mon travail professionnel au service du contrôle laitier s'est donc ralenti progressivement. Au 1<sup>er</sup> octobre 1981, à 67 ans, j'ai arrêté tout travail pour toucher ma retraite complémentaire et j'ai été remplacé par un peseur plus jeune.

Cela a évidemment modifié mes occupations. Je ne pars plus de chez moi vers 6 heures tous les matins. J'ai davantage de temps pour lire et voir les gens ; plus disponible, j'assume de nouvelles responsabilités : je suis membre du Conseil presbytéral du diocèse. Je continue mes relations avec les agriculteurs, par le biais des amitiés tissées, et aussi comme

agent de liaison du P.S. auprès des sympathisants. Je suis solidaire de ceux de ma génération par mon insertion au club du 3<sup>e</sup> âge qui fait partie de l'Union des Vieux de France ; avec les A.C. et les anciens qui bénéficient du service des aides ménagères. Mon statut de retraité ne m'a donc pas coupé du pays...

Ma nouvelle situation me donne également davantage de temps pour l'effort œcuménique que je poursuis depuis seize ans, par mes relations avec l'église anglicane et méthodiste d'outre Manche. Voilà donc une vie de retraité que je trouve équilibrée.

Il faut dire qu'elle est facilitée par une bonne santé entretenue par l'exercice utile du jardinage, la marche dans les forêts tourangelles et... les parties de chasse organisées par le syndicat communal.

**Marc Laurent.**

## ***Je serais un artichaut...***

Une image m'est venue lors du dernier « Atelier Santé »\* qui me paraît bien convenir à ce que je vis actuellement, dans cette étape inaugurale de la retraite et donc inévitablement de la vieillesse : « Et si j'étais une plante.. Je serais un artichaut ».

Tant qu'il est bien vert, il se dandine tout en haut de sa tige, au gré du vent et du soleil. Il est bien protégé par toute la plante dont il n'est que le fruit. On n'a d'yeux que pour lui. C'est lui l'espoir, le fruit ; lui seul est rentable.

Puis — malheureusement pour lui — vient le jour où il est mûr. Une main étrangère le cueille. Pire, c'est maintenant l'anonymat d'une machine qui, avec froideur et sans ménagement, le fait basculer dans une benne. Il va passer de main en main pour finir par être mangé, donc par disparaître. Mais cela ne se fait pas d'un seul coup. A moins qu'il ne soit jeté purement et simplement dans une décharge, soit qu'il faille empêcher l'effondrement des prix, soit qu'il devienne victime de la colère des hommes qui le

(\*) Saint-Papoul, dans l'Aude, où se trouve Philippe.

déverseront dans une cours de Préfecture.

La plupart du temps, sa fin sera plus longue, imprévisible, selon l'appétit ou la précipitation du convive qui arrachera feuille après feuille — ou par touffes — pour en dégager le cœur, dernier vestige de sa courte vie.

Faut-il préparer sa vieillesse ? Bien sûr. Il y a des choses qui ne s'improvisent pas au dernier moment. Il faut savoir les mettre sur rail assez tôt, sinon le risque est grand d'être désarçonné, désorienté. Il y a des projets de vie. Un projet de retraite ou un projet de vieillesse est un projet de vie, et il ne faut pas s'arrêter de faire des projets.

Quoi qu'il en soit, le moment où tu es mis à la retraite c'est le moment où tu es cueilli. Il y a une brisure. Tu es détaché de la plante. Tu perds tes racines. C'est un moment de rupture. Tu quittes un monde de solidarité marqué profondément par le travail, par la lutte. Tu n'es plus un productif et cela compte dans ce monde tellement marqué par l'économique. Plus profondément, c'est le début d'une vie nouvelle, tout un apprentissage à faire — tant il est vrai que l'on a jamais fini de se former — l'ap-

prentissage de la dépendance qui risque de devenir de plus en plus grande au fur et à mesure que les années vont passer. Le signe de cette dépendance n'est-il pas que nos retraités sont payés par les actifs ?

Un aspect ressort à l'évidence quand on regarde l'ensemble des copains qui abordent sur cette plage. La vieillesse est multiforme. Il n'est pas donné à tout le monde de suivre le même itinéraire, ni d'en vivre toutes les étapes. Il y a des « toujours jeunes » jusqu'au jour de leur mort, comme on trouve les « déjà vieux » avant même que n'ait sonné pour eux l'heure de la retraite. Cette dépendance se fait sentir dans divers domaines : situations matérielles et financières, santé. Un autre te conduit « par les chemins qu'il lui plaira » sur cette route ; à chaque tournant c'est une invitation au dépouillement, à la pauvreté ; pas celle que nous avons imaginée. A ce titre, le temps de la vieillesse est un temps de grâce, à ne pas rater. Il y a un tel danger de se ratatiner et de devenir imbuvable. Par contre, nous rencontrons tant de vieux tellement libérés et joyeux !

Une question me paraît importante, bien que je ne la découvre que maintenant.

Heureusement elle disparaîtra rapidement, les prêtres de mon espèce — n'ayant travaillé qu'une dizaine d'années dans une profession salariée — étant en voie de disparition à la M.D.F. Je voudrais aborder le problème financier qui me paraît important pour ne pas accroître la situation de dépendance. Dans mon cas, être à la retraite cela veut dire toucher sensiblement l'équivalent de la retraite des vieux. D'où un certain nombre de questions.

Comment ne pas être à charge des copains ? Sommes-nous réduits à rejoindre une maison de vieux prêtres ? N'est-ce pas un appel pour partager concrètement et sans fioritures la condition de beaucoup de gens du 3<sup>e</sup> âge ? Faut-il se situer dans un ministère pastoral, ce qui peut réduire ces problèmes matériels ? Certains ne sont-ils pas contraints de le faire ? Cela ne me paraît pas évident ! Autre aspect de la vieillesse que j'ai découvert avant l'heure, sans y avoir jamais pensé : la santé. C'est un terrain où je fais l'expérience de la dépendance. J'avais bien programmé ma reconversion quand viendrait, pour moi, le moment de quitter l'hôpital. En fait, j'ai été cueilli dix ans avant l'heure. Il y a des variétés

dites « précoces ». Cela n'est pas aisé de vivre à un rythme différent de celui de votre entourage. Ne risque-t-on pas d'être un poids lourd pour une équipe qui doit déjà faire face à bien des contraintes, pour des hommes qui ont besoin de leur entière liberté de manœuvre ?

Etant tombé malade alors que je passais quelques jours de vacances en famille, j'ai redécouvert ce que peut apporter une présence familiale — surtout les éléments féminins — dans ces moments-là. Nos équipes d'hommes, un peu rudes, sont parfois démunies pour ce type de prise en charge. Mais, là encore, les choses ne sont pas évidentes. La vie que nous avons menée, les engagements que nous avons pris, notre manière d'être au monde et dans l'Eglise sont souvent assez étrangers à ce qui est vécu dans notre famille.

Bien entendu, mes occupations sont profondément modifiées. La cessation du travail n'est pas seulement l'acquisition d'une totale liberté pour disposer de ces heures laissées libres. C'est inévitablement des liens qui se distendent et qui finissent par se rompre. Et puis, du fait de l'arrêt-maladie et de ma transplantation de la ville à la campagne, ce sont

toutes les activités qui gravitaient autour du travail qui ont disparu.

M'étant resitué dans une charge pastorale, j'ai retrouvé des occupations vécues dans le passé. Mais cela ne va pas sans poser d'assez gros problèmes. L'environnement n'est plus le même. Pas d'équipe. J'ai souvent l'impression d'avoir rajeuni de 35 ans, mais dans le très mauvais sens du mot.

Mes préoccupations demeurent axées prioritairement sur le monde de la santé, sur la question qu'il pose au monde d'aujourd'hui et à l'Eglise. C'est dans ce sens qu'actuellement je me suis engagé dans SOS-amitié. Au travers de cette participation, je continue de percevoir les mêmes appels et de maintenir un contact avec tout ce monde de pauvres constitués de marginaux, d'exclus, de suicidaires, de dépressifs, et de cette multitude de personnes dont le lot est la solitude. Reste ma participation à la catégorie sociale à laquelle j'appartiens : le 3<sup>e</sup> âge. J'ai déjà dit que la vieillesse est multiforme — et surtout que nous sommes souvent mal placés pour nous voir tels que nous sommes. En tant que curé, je participe aux diverses activités 3<sup>e</sup> âge du village. Mais il faut bien le dire : c'est

## ***En mer, à terre, un même peuple***

un peu comme un « notable ». En tant que personne, je ne me sens pas du tout de cette catégorie. C'est peut-être de l'inconscience ! le 3<sup>e</sup> âge « papoulois » \* est aussi assez proche du 4<sup>e</sup> âge !

**Philippe de Fontanges.**

---

(\*) Groupe de réflexion réunissant prêtres, laïcs et religieuses du monde de la santé.

S'il en est un qui n'était du tout pas préparé à prendre le virage de la retraite, c'était bien moi ; même si je saisissais, en un rapide instant, dans ce train qui me ramenait d'Anvers au Havre, le 4 mars 1975, que j'avais désormais tourné le dos, inexorablement, à toute une histoire, tourné le dos à 32 ans de navigation au long-cours, toute une vie faite d'aventure et de coude-à-coude.

Un « adieu aux armes », là, qui me donnait envie de chialer tant, en un tour de mains, je passais du tout au rien : anonyme ; atteint par la limite d'âge : 55 ans, c'était mon statut ; rejeté en quelque sorte. Quel anniversaire ! Paumé ! J'avais comme perdu mon identité !

Il est vrai que nous ne sommes pas comme tout le monde, nous les marins. Et, lorsqu'on est, comme moi, entré dans la profession à l'âge de 13 ans, inutile de vous dire qu'on y est comme le bernicle sur son rocher ; on est, toujours mal, un terrien.

Pour rester fidèle à ce qui avait été toute ma vie, j'ai bien pensé entrer au monastère, celui de Landévennec, en Finistère d'où je suis natif. Poursuivre, là, d'une toute autre manière, l'aventure.

La chance s'est présentée à moi lorsque j'ai découvert, tout bêtement, que je n'étais pas le seul et unique marin retraité. Il y en avait même un bon nombre dans le secteur de l'équipe du Havre-Graville à laquelle je m'étais relié. Les problèmes propres au milieu maritime étaient bien là ; les mêmes, mais plus précaires encore en raison du phénomène de restructuration de la profession. La C.G.T. avait toujours besoin de personnel et de militants ; il était même utile d'envisager la création d'une section de retraités et de veuves. Tout un travail à faire... Je l'ai fait avec le concours d'un camarade d'enfance, militant connu et expérimenté.

Trois cents : tel est le nombre de retraités et de veuves qui font partie de la section. Problèmes économiques, sociaux de personnes âgées. Je m'efforce de les visiter dans la Grand'Ville, de les regrouper. Problèmes de solitude et de désarroi pour certaines ; problèmes de génération, de mésentente... Des rencontres, des sorties organisées... C'est « mon peuple » !

Avec ces retraités de la marine, avec ces veuves de marins je suis solidaire d'un même milieu, d'un même patrimoine,

d'une même histoire, d'un parcours de vie qui n'est pas terminé. Serait-on « moindre » parce qu'âgé ? Non !

Ensemble, nous ne sommes plus tout à fait dans une mentalité de retraité, de re-trait. Nous nous savons encore à part entière dans la caravane humaine.

En tout cela, je me sais utile. Des hommes et des femmes sont reconnus, appréciés. Militant du Mouvement Ouvrier, je reste concerné, dans les sillons préalablement creusés. Plus de chances, aujourd'hui, nous sont données de voir se dessiner un autre univers, une société qui rejoigne fondamentalement le vœu de la classe ouvrière et celui du Tiers Monde. Je n'ai jamais dissocié l'un de l'autre. En tout cela, le chrétien et le prêtre, que je suis trouve bien son compte.

**François Lemeur.**

## *Réalisme et modestie*

J'ai 58 ans. Je suis au chômage indemnisé avec la perspective d'atteindre, à 60 ans, ce qu'on appelle la « pré-retraite ». Comment je vis cette nouvelle situation ? Qu'est-ce qui est important pour moi ?

Avoir de quoi vivre. Tant que j'étais salarié, je ne me posais pas la question. Mis au chômage, cette question est devenue sérieuse : avoir le minimum de ressources garanties pour rester indépendant, pour vivre, manger, se loger, s'habiller.

Je ne vis pas seul. La diminution de mes revenus s'est répercutée sur l'équipe ; notre participation personnelle à la « caisse commune » a été modifiée, chacun le faisant en proportion de son propre salaire.

Avec les camarades de travail, licenciés comme moi en novembre 1978, nous avons créé une Association (pour ceux qui avaient 55 ans et plus) afin de retrouver du travail pendant un certain temps et nous garantir de ce côté-là.

Où et avec qui continuer à vivre ? C'est aussi une question très importante : le « réseau de relation ». Pour moi, c'est d'abord « l'équipe ». Nous sommes trois

et nous habitons ensemble. Je n'ai pas du tout envie de partir. Il y a aussi, plus largement, l'équipe des Prêtres Ouvriers de la Mission de France sur Marseille : les liens d'amitié qui se sont développés au cours des années, la recherche poursuivie ensemble. Il y a l'immeuble où nous habitons, et toutes les relations avec les voisins. Il y a enfin tout un réseau d'amis très divers avec lesquels se poursuit un « va et vient » de questions, de partage... et des moments de fête.

Je garde des liens avec les camarades de la Réparation Navale. Cette Association, dont j'ai parlé, continue ses activités. Nous nous retrouvons deux fois par semaine pour faire le point de la situation et régler les divers problèmes qui se posent. Mais ces relations iront progressivement en s'atténuant. L'habitat dans une grande ville accélère la dispersion quand on n'a pas l'occasion ou les raisons de se retrouver régulièrement.

Le temps libre, c'est aussi le temps des loisirs. Je peux faire des choses que je n'avais guère la possibilité de faire jusque là : je prends le temps d'aller voir des amis ; je prends le temps de lire, je vais depuis peu à la bibliothèque mu-

nicipale ; je prends du temps pour participer à des journées, voire à des « semaines » de réflexion théologique.

Le lieu où nous habitons est aussi un lieu d'accueil. Il nous semble important de recevoir et de loger des amis de passage, d'inviter à notre table les familles que nous connaissons : la femme, les enfants, les grands parents... Ce sont toujours de bons moments de partage. Mais accueillir, cela veut dire prendre le temps d'entretenir la maison, faire les courses, préparer le repas, faire les lits... Cela maintient sur un terrain qui est le pain quotidien de tous les gens : se nourrir, se loger...

Je voulais aussi, à tout prix, retrouver une *activité manuelle* en dehors du lieu d'habitation. J'ai réalisé, pendant les premiers mois où je me suis retrouvé au chômage, combien c'était important pour moi, combien cela me manquait. Je voulais également, de cette façon retrouver une forme de partage, de communication avec des gens. Ma santé me le permet. Je sais que pour d'autres, atteints par la fatigue, la maladie, la question ne se pose pas de la même manière. J'ai donc cherché. Ayant été amené à rencontrer une « Communauté EMMAUS »

à Marseille, j'ai proposé aux responsables d'y venir à temps partiel, mais régulièrement, afin de partager le travail des « Compagnons ». On m'y a accueilli volontiers. Cette communauté, ce sont quarante cinq personnes, des hommes. Une moitié est là depuis cinq, dix, quinze ans ou plus : ce sont les plus anciens. L'autre moitié : des jeunes qui restent quelques jours, quelques mois... et repartent. Je ne sais rien de leur passé. Je sais seulement leur prénom. On travaille ensemble. Je ne pose pas de questions, mais j'en reçois.

Ces jours-ci, on faisait le tri des jouets récupérés : on les classe, on les répare et on les met en vente. Un des compagnons m'a expliqué qu'avec l'argent récolté, on fera des colis. Ils seront distribués à des vieux ou à des vieilles, en ville. Des pauvres qui aident d'autres pauvres !

Cette situation nouvelle, au devant de laquelle je suis allé, me renvoie des interrogations. Quand on est à la retraite, je crois qu'il est important de trouver un nouveau mode d'existence où l'on ne reste pas « spectateur » de la vie des gens, mais où l'on prend, à sa mesure, toute sa part. Je vois autour de moi des

gens à l'âge de la retraite, des hommes et des femmes, qui vivent mal cette nouvelle période de leur existence.

Il faut prévoir, préparer. Je crois important de trouver une activité qui soit « à sa mesure ». Je veux dire par là plusieurs choses.

Avec l'âge, on connaît des limites, d'abord d'ordre physique : on n'a plus la même résistance. Il faut changer de rythme, d'horaire. Des contraintes qui sont aussi d'ordre psychologique : on a des habitudes ; on en change plus difficilement ; c'est plus « coûteux ». Il faut le savoir.

Cette nouvelle étape n'est supportable, pour soi-même et pour les autres, que si l'on y est « heureux ». Il faut donc trouver une forme d'activité qui « plaise », qui corresponde à ce dont on est capable. Ce n'est pas de l'égoïsme. Il ne faut pas se culpabiliser. C'est simplement du réalisme, de la modestie. On n'est pas des héros. C'est ailleurs la condition pour un « bon rendement ». Heureux dans ce que l'on vit, c'est aussi la condition pour continuer des relations qui permettent le dialogue avec les autres, en particulier avec les jeunes générations. Les considérations concernent ce

qui fait notre raison de vivre. C'est dans la mesure où elles sont assurées que peut se poursuivre notre recherche : vivre de la foi en Jésus Christ et en rendre compte. Voilà où j'en suis aujourd'hui.

**Ambroise Boucherie.**

## *Etre avec, une nouvelle fois*

J'ai 64 ans. A 60 ans, j'ai envisagé la retraite en raison de la fatigue physique. J'ai obtenu la pré-retraite avec garantie de ressource, en démissionnant de l'entreprise où je travaillais comme couvreur O.Q. 2. A signaler, en passant, une fatigue morale dûe, en partie, au manque de projet missionnaire valable dans les conditions où j'étais au travail.

J'avais déjà envisagé que, parvenu à l'âge de la retraite, je pourrais aider une équipe territoriale dans ses tâches paroissiales. Ainsi, me disai-je, les copains plus jeunes pourront-ils mieux vivre leur condition de travailleurs à plein temps. Depuis une vingtaine d'années, tout en reconnaissant la nécessité d'une présence des prêtres ouvriers dans la classe ouvrière, je souhaitais aussi qu'évolue le visage du prêtre en paroisse. Or nous connaissons bien la difficulté d'être au travail et d'assumer en même temps un ministère traditionnel, même bien aménagé.

Etant parvenu à la pré-retraite, les responsables de la Mission m'ont demandé de prendre contact avec l'équipe territoriale du Havre-Graville. Nos vues se sont avérées très semblables. Une seule chose

m'était demandée, si j'acceptais de venir dans cette équipe : ne pas me limiter aux tâches pastorales ; trouver sur place la manière concrète dont je pourrais continuer à vivre la solidarité issue de mes vingt-deux années de salarié.

J'ai pensé, alors, rejoindre le monde des migrants. J'avais travaillé et sympathisé avec une équipe de travailleurs portugais qui vivaient en « bengalow ». Lors de la fondation d'un foyer de résidents étrangers, j'avais choisi mon camp, contre le racisme de ceux qui s'opposaient à cette fondation. A la même époque, des cours du soir pour l'alphabétisation étaient organisés ; j'y apportais mon concours.

En arrivant au Havre, j'ai pu me situer dans un travail bénévole d'alphabétisation : cours au centre, remplacement des moniteurs salariés pendant leurs sessions de formation, cours dans trois foyers du Havre (la ville en comporte dix), service de transport entre les foyers et l'école d'alphabétisation. Depuis 1977, j'ai donné un mi-temps au monde des migrants. Autre investissement : l'aide à un mouvement anti-alcoolique. Ce n'est pas nouveau, et il y a du pain sur la planche !

A la paroisse de Gravelle, je tiens une permanence du soir, comme chacun des trois copains qui travaillent. J'essaie d'aménager mes horaires pour pouvoir assurer un ou deux enterrements dans la semaine. Je participe aux cours de formation catéchétique diocésaine et aux réunions mensuelles des catéchistes sans avoir de responsabilité directes auprès des enfants (ma surdité est un handicap !). Ces services de catéchèse sont assurés par les autres membres de l'équipe et par un groupe important de laïcs. Etant un « manuel », je suis souvent sollicité pour des travaux divers dans l'équipe. J'ai l'avantage d'avoir fait un apprentissage sur le tas, et j'ai toujours trouvé mon équilibre avec un coin de jardin et un atelier de bricoleur !

Je tiens aussi à garder un engagement syndical, par solidarité avec les retraités aux petits revenus.

En quoi cette nouvelle situation me fait-elle découvrir des richesses laissées dans le nombre jusqu'à la retraite ? Il y a d'abord l'aménagement d'un temps de prière plus serein qu'au temps d'une vie active agitée. Le P. de Foucauld a toujours été un maître, pour moi, et j'ai toujours eu une petite place dans une frater-

nité de laïcs sur le Havre. Je la rejoins un soir par mois.

Vie de prière facilitée aussi par la proximité et par les liens avec les moines de St-Wandrille. J'apprécie ce cadre qui me permet des journées de prière, et j'y trouve une ouverture à vivre une forme du pluralisme dans l'Eglise.

Il y a encore la vie d'équipe, dans la continuité et l'approfondissement de ce que j'ai vécu jusqu'à présent au sein de la Mission de France. Partage et richesse de l'apport de ce que vivent les autres membres de cette équipe ; les prêtres ouvriers aussi, que je rencontre en particulier dans les engagements avec les immigrés. Vie d'équipe aussi avec des laïcs élus : ensemble nous partageons le souci de l'Eglise locale...

Question santé, il y a quelquefois alerte. Alors je débraye un moment, et je me réfugie dans la lecture. Je suis un client assidu de la bibliothèque de Gravelle... Il y a dans l'Histoire, une richesse d'enseignement et de relativisation !

L'avenir ? J'espère que la fidélité à « être avec » restera le pôle d'attraction de ma vie.

**Bernard Thiron.**

## ***Accueil, initiative et fantaisie***

Il y a quelques années, on m'aurait dit que je prendrais ma retraite ici, en Dordogne, j'en aurais ri ! Et pourtant, telle est bien la réalité, aujourd'hui. Comme cela se passe souvent dans la vie, les choses en sont venues là, insensiblement.

J'étais chauffeur de car dans une société de Transports d'Angoulême. En 1971 je fus affecté en remplacement sur la ligne de Nontron. Je passais le plus clair de mon temps dans cette petite ville du Périgord, « en coupure », ne sachant que faire. Payé pour un travail de 7 h 45, j'étais en fait absent de chez moi pendant 13 h 30.

Or, à cette époque, je m'occupais d'un foyer de jeunes travailleurs, à Angoulême ; nous avons un problème de loisirs pour les jeunes. C'est alors que l'idée m'est venu de trouver une vieille ferme du côté de Nontron ; elle servirait de camping et de détente pour les week-end. Voilà comment j'ai acheté ma maison fin 72. J'y ai travaillé pendant toutes mes « coupures », changeant souvent de service avec mon collègue titulaire de la ligne, afin de faire avancer plus vite les travaux. Quelques années plus tard, le gros œuvre était réalisé : toiture, ma-

çonnerie, électricité... Et voilà que, pour des raisons financières, le foyer ferme ses portes. Je ne voyais plus tellement la raison d'être de cette maison. Ce fut une période de découragement. Je crois que j'aurais vendu si j'avais alors trouvé un amateur.

Puis, là encore, insensiblement, la maison a pris forme : mes neveux et les amis y venaient plus souvent... ainsi « Puyvignier » prenait vraiment un sens pour moi. Quand survint la mort accidentelle d'un collègue de Nontron, la ligne de Nontron-Angoulême fut disponible. Je l'ai demandée et me suis installé dans ma maison, pour me rendre compte si j'étais vraiment capable d'y vivre seul (la maison est isolée, à un km du village). L'expérience a été concluante. J'y suis maintenant définitivement, pour ma retraite. Je me suis même aménagé, depuis un an, une pièce complètement indépendante pour avoir plus de liberté quand la maison est pleine.

Elle est en effet pratiquement occupée tous les week-ends et pendant les vacances. J'y reçois des gens les plus divers. Chacun y est libre et fait ce qu'il veut. C'est, je pense, une maison où, dans un cadre de verdure et de calme, on pe

se retrouver et se détendre sans contrainte. Je souhaite qu'elle soit vraiment un espace de liberté, car je pense que, dans notre monde de plus en plus mouvementé, des lieux comme ici sont utiles. Les gens y viennent d'abord pour se reposer et se relaxer, mais il arrive souvent que de multiples questions y soient abordées.

En fait, pour moi qui me demandais ce que je ferais à la retraite, la réponse s'est éclairée : je continue, à ma manière, ce que j'ai toujours essayé de vivre, une vie simple et dépouillée, ouverte le plus possible aux autres.

A 60 ans, j'ai demandé la garantie de ressources (pré-retraite), estimant normal en ces temps de chômage de laisser la place à d'autres. Il y a quelques années, je redoutais vraiment ce temps de la retraite, craignant une certaine inaction. En réalité, je suis toujours occupé de multiples manières. Mais ce que j'apprécie le plus c'est la liberté : plus d'heures fixes, plus de levers matinaux ; être vraiment libre de son temps ; ce qui n'est pas fait ce jour-là ne se fait pas un autre jour. C'est le droit à la vie et à la fantaisie.

Je lisais très peu. Maintenant,

je lis des livres que j'aurais du lire il y a longtemps ; c'est un vrai plaisir, tout un enrichissement ! Et puis, il y a toujours des travaux à faire dans une vieille maison. J'ai aussi des animaux : moutons, poneys... Petit à petit, je me suis vraiment intégré à ce monde paysan pauvre et plus ou moins en voie de disparition (il y a encore des métayers, ici, et beaucoup de petites fermes n'existeront sans doute plus dans quelques temps). On me demande pour la vendange, le ramassage du maïs à la main. Insensiblement, je pense être devenu l'un des leurs. De plus, tous les travaux que j'ai fait par moi-même ont fini par me donner droit de cité.

J'ai aussi de bons rapports avec le clergé local ; je donne un coup de main en assurant la messe aux fêtes dans deux villages ; ce qui a clarifié ma situation par rapport à la population. Les prêtres reconnaissent que ma façon de me situer est différente de la leur, et complémentaire.

Me suis-je préparé à cette vie de retraite ? Que m'a-t-elle apporté comme changement, comme nouvelles solidarités et nouvelles découvertes ? En réfléchissant à ces questions, je constate une fois de

plus que, dans ma vie, des événements mineurs ont été au point de départ d'une orientation déterminante. En effet, je n'aurais certainement jamais pris ma retraite ici, si je n'avais pas été affecté à cette ligne de transport Angoulême-Nontron. N'est-ce pas un peu l'illustration de ce que nous chantions à Lisieux : « Le Seigneur nous mènera par les chemins qu'il lui plaira » ?

Les changements opérés ? C'est plutôt le changement dans la continuité, pour ne pas dire le retour aux origines rurales. Je me sens parfaitement heureux et épanoui par cette vie simple à la campagne, et en même temps par ces contacts les plus variés avec les gens très divers qui viennent chez moi.

Je dois avouer que je ne me sens pas particulièrement solidaire du « 3<sup>e</sup> âge », comme on dit. Je tiens au contact avec tous les âges ; spécialement les jeunes : ils sont l'avenir. J'essaie de toujours rester solidaire de ce monde plutôt cahotique et incertain, mais qui devra enfanter du nouveau ; c'est un peu comme une perpétuelle gestation, plutôt effervescente en cette fin du siècle. Je me sens à la fois bien petit et un peu atomisé face à ce monde en ébullition, mais j'essaie

d'y rester présent jusqu'au bout et, comme je suis plus libre, il me semble que je puis mieux l'appréhender. Bien sûr ce monde pose beaucoup de questions. Il n'y a pas toujours de réponse ; tout au plus, de temps en temps, des ébauches de solution qui ne peuvent être que transitoires.

Il me semble que maintenant, à la retraite, dégagé des occupations et des engagements de l'époque « active », je retrouve certaines qualités de l'enfance, qui sont la simplicité, l'enthousiasme, la découverte, la liberté, la fantaisie ; non pas que ces sentiments étaient absents avant, mais d'une certaine façon je suis plus libre et je vois les choses avec du recul. Ceci dit si vous passez un jour en Périgord, sachez que c'est un beau pays et que vous y avez une maison toujours prête à vous accueillir.

**René Olivier.**

## *Le temps de vivre*

Je suis un « diocésain », dans une équipe associée à la M.D.F. dans le Loiret. C'est dire que je n'ai pas suivi tout-à-fait la route des amis que j'ai depuis toujours à la Mission. En quelque sorte, je suis un frontalier... Je n'ai jamais « travaillé » ! « Permanent d'Eglise », la retraite a donc pour moi une connotation particulière. D'autant que c'est à 65 ans (l'âge normal pour tout le monde sauf pour les prêtres) que j'ai souhaité être libéré du service que j'assurais.

Marqué depuis mon enfance par la rencontre, voire l'affrontement avec le monde de la non-croyance, je l'ai plus particulièrement découvert dans mes études de sciences expérimentales (biologie), puis dans un ministère d'aumônier dans l'enseignement public ; enfin, dans un secteur géographique dont l'Eglise est, de temps immémoriaux, fort loin. J'ai donc toujours voulu donner priorité à une annonce de l'évangile dans ce monde-là. Mais dans les quinze dernières années, mon cheminement a été également marqué par une plus grande proximité d'une classe ouvrière tout aussi marginalisée dans l'Eglise. Ainsi, mon passé, mes possibilités et, déjà, mon âge, m'ont-ils amené à accepter la responsabilité d'une

tentative concertée pour faire évoluer le visage de l'Eglise, précisément sur un territoire caractérisé à la fois par la non-croyance, enracinée dans le terroir et dans l'histoire, et par le poids sociologique considérable d'une classe ouvrière fort démunie et déracinée.

En accord avec G.M. Riobé — et plus encore, sous son impulsion — j'ai donc pris le parti de favoriser en particulier le passage au travail de tous les équipiers qui le désiraient, ainsi qu'une autre manière de se situer pour des fraternités de religieuses, sur un secteur paroissial de plus de 42 000 habitants, dans une agglomération de 50 000 environ.

Il fallait, en contre-partie, assumer non seulement le poids des contradictions inévitables de la part d'un monde traditionnel qui se sentait comme dépossédé de « son » église, mais aussi, très matériellement, prendre en charge la plus grande partie possible des services de l'Eglise instituée. Avec les années, cela finissait par être très onéreux ! A moins d'avoir une capacité de « détachement » qui m'a toujours manqué, on ne peut impunément passer des larmes avec ceux qui pleurent, à la joie de ceux qui rient

et chantent la vie — et cela, plusieurs fois par semaine, quand ce n'est pas dans le quart d'heure... Il était pourtant nécessaire que, dans un premier temps du moins, quelqu'un se chargeât de ce ministère dans une cohérence aussi étroite que possible avec ce que d'autres faisaient naître ailleurs et voulaient signifier par leur travail professionnel.

Alors, et cette retraite ? Patience ! Vous pointez le bout de l'oreille ! La retraite, c'était depuis quelque temps, le rêve de laisser à d'autres ce ministère difficile et psychologiquement éprouvant. La retraite, c'était donc d'abord un souhait, une attente, une libération... *Ce qu'on pourrait qualifier de préparation psychologique !*

Il y avait aussi une *préparation spirituelle*... si toutefois on éprouve le besoin de faire des distinctions dans le même bonhomme ! Il n'est pas tout-à-fait naturel de vieillir et d'accepter les incommodités de l'âge. Une attention plus difficile, un effort plus grand pour enregistrer des souvenirs plus récents sans les classer dans les catégories familières, la fatigue des veillées (indispensables au demeurant, dans ce service), le besoin de calme et de sommeil. Et tant

d'amis qui vous répètent : « Mais non ! Tu ne fais pas ton âge ! ». A force, on ne les croit plus tellement...

Il fallait donc entrer dans une tranche de vie qui débouchera sur... ? Il fallait devenir plus familier d'une Rencontre espérée plus qu'attendue. Il fallait prendre le temps d'un regard paisible sur son passé... Un passé où se mêlent les heures de peine et celles de la joie, les heures de refus et celles de la fidélité, pour n'y plus découvrir que les heures de la Présence...

Au surplus, toutes cette préparation était plus ou moins housculée par les « p't-ête bien qu'oui... p't-ête bien qu'non » des autorités diocésaines. Il ne fallait donc pas oublier une... *préparation stratégique !* Nous restons et nous resterons longtemps, semble-t-il, en « gérontocratie ». Il paraît très normal qu'un curé ne prenne pas sa retraite avant 75 ans. En exprimer le désir plus tôt peut paraître signe d'une « déprime ». Je trouvais au contraire très normal de ne pas attendre qu'on soit obligé de pousser dehors un vieux trop encombrant ! Orgeuil ou réalisme ? Il fallait alors faire une proposition et donc trouver un point de chute. Quand on est diocésain et qu'on

a pris quelques orientations irréversibles, les points de chute ne courent pas les rues si l'on ne veut à aucun prix revenir sur les choix décisifs de sa vie. L'équipe associée à la MDF de Vésines a accepté de m'accueillir et l'autorité diocésaine a bien voulu reconnaître comme un ministère convenable la fonction de... « secrétaire régional des équipes associées MDF ». C'est ainsi que je figure à l'annuaire diocésain.

Cette « fonction » a au moins l'avantage de me permettre de continuer à vivre dans la ligne de ces dernières années. C'est sans nul doute un travail insuffisant pour légitimer le complément de salaire que l'évêché m'assure (comme à tout prêtre du diocèse, par une péréquation rigoureuse), la « retraite » de la CAMAVIC étant un peu faiblarde (865 frs par mois). J'ai donc cru de mon devoir d'accepter aussi un service de liaison entre trois diocèses concernés par un chantier EDF - Nucléaire, non loin de ma résidence. Assurer cette *continuité avec le passé* dans la *fidélité à des choix* avait paru essentiel en particulier à G.M. Riobé avec qui j'avais négocié ce tournant de ma vie.

Il paraissait aussi important non seule-

ment de laisser à des plus jeunes des responsabilités qui engagent l'avenir de l'Eglise, mais encore de pouvoir *trouver le temps de réfléchir* sur cette *aventure d'une annonce évangélique* de quarante années, commencée aux beaux jours de 1936, bouleversée par l'Hitlérisme, bousculée par le Concile. Mettre au clair une *relecture de la Parole* de Dieu enracinée *dans la vie, prier à loisir*, ce sont aussi des exigences essentielles et toujours actuelles. Ayant eu la manie de noircir quelques kilos de papier depuis des années, je rêvais de trier, de relire, voire de récrire...

Car cette retraite (ou demi-retraite...) *ne me démobilise pas* d'un projet, d'un fil conducteur, *d'un combat de toute une vie*. Je ne sais pourquoi, encore que je puisse espérer par qui..., j'ai eu cent fois l'occasion d'aider des hommes, des femmes, jeunes ou moins jeunes, à entrer dans un *processus de libération*, de désaliénation. J'ai rencontré cent fois (et c'est peu dire !) des hommes, des femmes, que le visage concret de l'Eglise a écartés de Jésus Christ et enfermés dans les pièges tendus par ce qu'on leur avait présenté comme étant la foi. Depuis ces camarades d'études en biologie, quand

l'Eglise officielle condamnait Teilhard de Chardin et lui interdisait d'enseigner, jusqu'à ces frères dans le sacerdoce auxquels aujourd'hui encore elle interdit le ministère au nom d'une « morale évangélique », je n'ai cessé d'être à l'écoute de ceux et celles dont elle aliène ainsi la liberté. Et je ne parle même pas de tous ces foyers qu'un divorce marginalise, malgré les mots lénifiants qui prétendent les accueillir en les rejetant ! Pour ceux-là que je connais par leurs noms et peut-être pour d'autres, inconnus, il est vrai que je rêve d'écrire un message, celui d'une *relecture libérée, critique, désaliénée de l'évangile*. Et, aujourd'hui, cela suffit à me faire vivre.

Alors, *la retraite ?* Pour moi, *c'est le temps de vivre !*

*Long, déjà, un chemin parcouru !  
Parfois semée d'obscurités,*

*Remplie pourtant de lumière,  
La route...  
Et maintenant, une étape  
Qui commence,  
Pour déboucher sur les rivages,  
Redoutés en même temps*

*Qu'attendus,  
Espérés,  
De la mystérieuse rencontre...*

*Voyage jamais solitaire :  
Tant de visages rencontrés,  
Familiers pour toujours,  
Qui restent gravés  
Au fond du cœur.  
Peines et joies partagées  
Accouchements difficiles  
D'hommes et de femmes :  
Jeunes, enthousiastes,  
Anciens pleins d'expérience,  
Désabusés si souvent.*

*Mais tous,  
Naissant ou renaissant  
A l'Espérance...  
Paisiblement, ainsi s'avance l'heure*

*Du soir !  
Alors, vieillissant,  
Le scribe  
Rêve  
De trier, dans son trésor merveilleux !  
Pour lui et ses familiers,  
D'en tirer, pour le partage,  
La fine fleur...*

*Et désormais, avec eux tous,  
Pour tous ces chemins de lumière,  
Rendre grâce !*

*Rendre sa grâce incomparable  
A Celui qui, jadis,  
L'a séduit !*

*Jadis ?  
N'était-ce donc hier ?  
Mais c'est encore  
Aujourd'hui !*

Si, d'aventure, cela vous plait de renouer quelque lien, sachez que le scribe a fait élection, avec notes, documents et écritures, d'un presbytère où l'accueillent des amis, travailleurs en usine. C'est à VESINES, 45120 CHALETTE-SUR-LOING, au 59 bis de la rue Roger-Salengro.

Pour le repos des ouvriers au travail souvent nocturne, n'appellez au téléphone qu'aux heures de repas. Formez alors au cadran : (16-38) 85-42-35. Hors ses écritures personnelles, il tient aussi registres de débats, discussions méditations et autres Paroles de Dieu aujourd'hui vécues par quelques équipes (prêtres,

religieuses, laïcs). En Gâtinais, ou en Région Centre (Association-Mission de France), ou au chantier E.D.F.-nucléaire de Belleville-sur-Loire. C'est donc prudent de prévenir si vous voulez le rencontrer...

**Michel Gallerand.**

## JE VIEILLIS

Seigneur, tu sais mieux que moi que je vieillis,  
et qu'un jour je ferai partie des « vieux ».  
Garde-moi de cette fatale habitude  
de croire que je dois dire quelque chose  
à propos de tout et en toutes occasions.

Débarrasse-moi du désir obsédant  
de mettre en ordre les affaires des autres.  
Rends-moi réfléchi mais non maussade,  
serviable mais non autoritaire.  
Il me paraît dommage de ne pas utiliser  
toute ma vraie réserve de sagesse,  
mais tu sais, Seigneur...  
que je voudrais garder quelques amis.

Retiens-moi de réciter sans fin des détails,  
donne-moi des ailes pour parvenir au but.  
Scelle mes lèvres sur mes maux et douleurs.  
bien qu'ils augmentent sans cesse  
et qu'il soit de plus en plus doux,  
au fil des ans, de les énumérer.

Je n'ose pas te demander d'aller  
jusqu'à prendre goût  
au récit des douleurs des autres,  
mais aide-moi à les supporter avec patience.  
Je n'ose pas te réclamer une meilleure mémoire,  
mais donne-moi une humilité grandissante  
et moins d'outrecuidance  
lorsque ma mémoire se heurte à celle des autres.  
Apprends-moi la glorieuse leçon  
qu'il peut m'arriver de me tromper.

Garde-moi.  
Je n'ai pas tellement envie de la sainteté :  
certains saints sont si difficiles à vivre !  
Mais une vieille personne amère  
est assurément l'une des inventions suprêmes du diable.  
Rend-moi capable de voir ce qu'il y a de bon  
là où on ne s'y attendait pas  
et de reconnaître des talents  
chez des gens où on n'en voyait pas.  
Et donne-moi la grâce pour le leur dire... Amen.

Prière écrite par une religieuse anglaise du 17<sup>e</sup> siècle et trouvée à la Cathédrale de Cantorbery.

# *An homme sans détour et sans fard*

**Est-ce bien le rôle d'un prêtre de diriger une coopérative ?  
Pour moi, l'important est de savoir au service de qui  
nous mettons notre pouvoir ?  
Les plus petits sont-ils nos maîtres et nos références ?**

*Jean Etchegaray*

*« Le père Jean Etchegaray, prêtre à la Mission de France, en Creuse depuis 1965, à La Souterraine, est décédé en février 1982. Très vite, il avait su conquérir de nombreuses amitiés, tant dans sa mission de prêtre que dans son activité au sein du groupement des producteurs de veaux de lait de la Marche.*

*Né à Espelette dans les Pyrénées-Atlantiques, en 1925, il devait faire ses études à Lisieux, séminaire de la Mission de France, puis était prêtre dans l'Ariège avant de venir en terre creusoise à La Souterraine. Sa foi de catholique, il savait la mettre en pratique dans sa vie quotidienne, aussi il sut conquérir par sa gentillesse, son dévouement, son sens de l'humain tous ceux qui ont eu le bonheur de le rencontrer.*

*Sensibilisé aux problèmes du monde agricole, le père Jean a participé à la naissance du groupement des producteurs de veaux de lait de la Marche. Il participa à la naissance puis au développement de ce groupement agricole, devenu depuis le CELMAR. Directeur de la coopérative, de sa ferme de Malonze, aux portes de La Souterraine, il a su, par ses compétences, son travail, donner des structures solides à la coopérative qui a connu sous sa direction éclairée un formidable développement.*

*Avec une même foi, il a conduit de pair avec un égal bonheur sa mission de prêtre et celle demilitant agricole au service de toute une région. Il avait « une foi qui déplace les montagnes » mais avait toujours su garder une grande modestie. Frère de Mgr Etchegaray, archevêque de Marseille qui a été pendant six ans élu à la tête de l'épiscopat de France, il aimait se retrouver en famille dans son Pays basque ayant su préserver son attachement au pays au travers de son accent rocailleux et ensoleillé.*

*Très vite, il a su conquérir l'estime de tous, et sa disparition est durement ressentie par tous ceux qui ont été ses amis et collaborateurs, tant les prêtres du secteur de La Souterraine, que les employés, responsables et adhérents de la CELMAR ».*

**(La Montagne)**

## *C'était mon frère...*

*... Jean, enfant d'Espelette et prêtre de la Mission de France ! Ce n'est pas rien que de perdre un frère, doublement frère dans le service de l'Évangile.*

*On ne s'écrivait pas beaucoup, on s'aimait profondément sans se le dire. Je m'en tirais par une boutade trop facile : « Je t'écris chaque semaine dans mon bulletin diocésain ! » Il me répondait : « Ma tribune à moi, c'est une modeste feuille de papier qui sent la vache » ! J'ai gardé quelques-unes de ces feuilles, les dernières à peine lisibles, écrites d'une main presque inerte.*

*Vous comprendrez que, cette semaine, c'est lui qui parle à ma place, pour moi autant que pour vous à qui je suis fier de dévoiler un visage rayonnant de foi dans la simplicité lumineuse de tous ses engagements pastoraux et professionnels. En tout et avec tous, il était « vrai ».*

*A Lourdes 75 où je fus élu président de la Conférence des Evêques, il m'écrivit : « J'espère que tu n'auras pas peur de te « mouiller » au nom de l'Évangile « quoi qu'il en coûte ». Que l'Église annonce Jésus Christ au monde d'aujourd'hui sans détour, sans fard, en tant que servante et pauvre et non en tant que puissance, car le Ressuscité est en agonie jusqu'à la fin des temps et il est aussi en jeunesse perpétuelle... ».*

*Il y a deux ans, il m'envoyait le texte d'un témoignage personnel qu'il avait donné auprès d'une équipe de prêtres travaillant comme lui dans le tertiaire agricole : « Croyant en Jésus Christ, ordonné par et pour l'Église, c'est toujours au service de la Mission de l'Église que j'ai confié ma vie... Savoir où et comment je suis prêtre est pour moi une fausse question. Tel que je suis, là où je suis, en communion avec les autres, je mène quotidiennement mon existence d'homme croyant. J'ai conscience que ma vie n'appartient pas seulement à moi-même mais aussi au pays où je suis enraciné et à l'Église qui m'en a donné reconnaissance ». Il terminait : « J'aime bien la parole de Jean, mon saint patron : « Il faut qu'il croisse et moi que je diminue ».*

*En novembre 80, après son opération, il écrivait : « C'est le Seigneur qui vient sonner les cloches et nous rappeler la souffrance des hommes. On ne peut pas la récuser, il faut faire avec et passer par la porte ».*

*Et voici quelques réflexions qui n'étaient pas pour lui des « déclarations » :*

*« La solidarité avec les hommes ne se sépare pas de la fidélité à Jésus Christ ».*

*« Jésus Christ, ils ne connaissent pas, mais moi ils me connaissent ».*

*« Le plus dur c'est d'avoir le souci de tous, de celui qui a trois vaches comme de celui qui en a quarante ».*

*Nous entrons peu à peu dans notre mort avec la mort de nos proches, mais nous pénétrons aussi davantage dans le jardin secret du Ressuscité. C'était mon frère, Jean. C'est mon frère, plus que jamais. Et aussi maintenant un peu le vôtre, n'est-ce pas ? Merci.*

28 février 1982.

(Semaine religieuse du diocèse de Marseille).

**Roger Etchegaray.**

## *Ils me connaissent...*

Je suis prêtre de Jésus Christ et de son Eglise qui a reçu mission de manifester, de signifier à tous les hommes l'Amour universel et infini de Dieu Père qui a fait l'homme à son image, cœur et intelligence, et lui a confié l'univers pour que l'homme en fasse un Soleil, une Lumière de Vie, et ainsi réalise en lui-même et dans tous ses frères la ressemblance la plus vraie possible du Dieu-Amour. Et tout cela nous est donné en Jésus-Christ, Sauveur et Libérateur, qui a épousé notre condition d'homme en toute chose, excepté le péché, Jésus qui est la Voie pour tout homme.

Cette grande déclaration préliminaire est mon acte de foi, qui a toujours commandé mon existence. C'est dans cette profession inscrite au plus profond de moi-même que s'ordonnent ma vie, mon engagement...

### **Ministère et responsabilité professionnelle.**

Les circonstances ont fait que depuis dix ans je participe à la vie et au développement d'une coopérative d'éleveurs qui m'a vu comme premier et seul salarié avant que j'en devienne le directeur officiel avec quinze employés. Mais pour moi, ce qui est fondamental, c'est d'être du côté des paysans comme militant, au coude à coude avec eux, pour défendre leurs intérêts, leur travail, leur vie d'homme, leur vie au pays.

Je suis convaincu de vivre là-dedans un ministère, un service de l'homme qui ne peut pas être, pour moi, autre chose qu'image de Dieu tourné vers Jésus Christ.

- Un homme qui a le droit de vivre et non pas simplement la permission de vivre.
- Un homme qui le droit de se réaliser, de s'épanouir à partir de son travail.
- Un homme qui veut conserver et innover un tissu social lui favorisant des relations, des solidarités, des activités, des responsabilités.
- Un homme qui devient maître de son environnement et du devenir de son pays.

Bien sûr, tout cela n'éclate pas au grand jour et n'est pas inscrit dans une charte votée et proclamée par tous. C'est une recherche au jour le jour ; c'est des tâtonnements à travers de petits événements ; c'est une écoute attentive et laborieuse ; c'est quelques grands moments qui deviennent comme la partie visible de l'iceberg ; c'est un tas de conversations d'apparence anodine ; ce sont des phrases exprimées maladroitement et souvent laconiquement qu'il faut savoir recueillir avec une certaine ferveur. Et avec cela, combien de rencontres, de réunions, d'expressions orales ou écrites, combien de rendez-vous et de participations à tous les niveaux.

Une coopérative, c'est d'abord, pour beaucoup, un organisme économique et c'est souvent face à l'argent que l'homme se dévoile, se révèle, s'affirme ou se prostitue.

Une coopérative, c'est un groupe humain qui a ses règles, son idéal, des objectifs, des prises de responsabilité, des échecs et des réussites, des profiteurs et des dévouements sans compter. C'est une construction permanente avec des temps de réflexion, des tensions, des décisions, des faux-pas, des moments de grande joie.

Une coopérative, cela peut devenir le commencement d'un type nouveau de société, de relations entre les hommes, de la construction d'un homme nouveau qui se cherche et se découvre, qui refuse certains schémas et veut réussir contre vents et marées.

Suis-je parti dans un romantisme échevelé ? Pas du tout : c'est dans tout ce quotidien de la vie que s'inscrit un ministère de la construction de l'homme qui se rapproche de l'Homme Nouveau en Jésus Christ.

Voici en quels termes, j'affirmais ces convictions à une assemblée générale en mars 80, devant 400 adhérents :

Nous n'avons pas le droit de croiser les bras, encore moins de baisser les bras... Face au développement de notre Coopérative, certains commencent à attraper le vertige et se demandent quelle est la place qui reste pour l'homme, pour les relations humaines au ras du sol. C'est une vraie question, car chez nous l'homme, avec son environnement, son tissu social, c'est sacré et il nous faut veiller de toutes nos forces à ce que la machine, même si c'est la coopérative, n'écrase pas l'homme. C'est le souci constant de vos responsables, et des employés. Il ne faut pas oublier la place qu'occupent les employés dans le fonctionnement de la coopérative : ils sont un élément essentiel ; nous ne devons pas les écraser - c'est ensemble que nous devons construire en cherchant un épanouissement réciproque.

La coopérative est un outil entre vos mains : il deviendra ce que vous en ferez ; il ne tient qu'à vous qu'il soit vraiment à votre service. Pour cela, il n'existe qu'un moyen : c'est que vous deveniez davantage responsables. Si vous restez de simples consommateurs, la partie est perdue. Si vous grandissez dans la participation et la solidarité, le pari est peut-être gagné.

J'avais l'impression de faire une homélie - sauf qu'elle a recueilli un tonnerre d'applaudissement - et un copain m'a dit : « Jean, on t'a écouté religieusement » !

#### **Ministère et Eglise locale.**

Je ne suis pas un autre homme à l'intérieur de l'Eglise locale ; c'est le même mouvement de recherche de l'homme et de recherche de Dieu, d'édification du Salut de l'homme en Jésus Christ et de la tendresse insatiable de Dieu dans la vie de l'homme.

Je me retrouve très bien dans l'expression « Eglise du Pays » proposée par l'Atelier des Equipes Rurales dans la Lettre aux Communautés sous la signature de Jean Garnier.

Une Eglise humble mais totalement incarnée, une Eglise qui doit être Signe sans avoir l'ambition d'être un récipient fourre-tout même si elle doit toujours dilater le Signe, une Eglise qui cherche et propose une Voie tout en sachant que les Voies de Dieu sont multiples et déroutantes, bien au-delà de nous-mêmes.

Je vis une Eglise qui se décléricalise et essaie d'inventer la corresponsabilité entre tous les membres : prêtres et laïcs. Et ce n'est pas chose simple, ni pour les prêtres ni pour les laïcs. Il ne suffit pas de démolir une structure, il faut encore construire, inventer avec beaucoup de patience, d'humilité, à travers les déformations du passé, à tâtons, dans le respect du cheminement des personnes mais aussi sans dévier ni renoncer.

J'appelle cela un ministère d'accompagnement, un ministère d'animation et, en relation avec le ministère épiscopal, un ministère d'authentification et de communion :

Accompagnement :

inséré dans des groupes de chrétiens qui prient, réfléchissent, échangent, partagent leur vie de Foi.

Animation :

chercher avec d'autres les chemins où chacun, à sa place, participe à faire exister une Eglise vivante et signifiante, accueillante et nourrissante.

Authentification :

dans l'humilité et le service, repérer et révéler Jésus-Christ vivant parmi les hommes.

Communion :

c'est l'Eucharistie qui rassemble les hommes de partout pour les faire exister en frères à travers toutes les différences.

« Seigneur, je te remercie et te rends grâce pour tous les bienfaits dont tu m'as comblé, pour tous les hommes rencontrés. Je demande ton indulgence pour la tiédeur et les infirmités d'une vie terne et je trouve que tu as un sacré culot pour me donner ta confiance. Que souffle ton Esprit... »

# Ruminations

## *Eucharistie et réalités ivoiriennes*

*Bernard Gouel*

Après un séjour dans l'équipe de Saint-André de l'Eure  
Bernard Gouel est en Côte d'Ivoire depuis 1961.

Bernard travaille depuis plus de quinze ans  
avec des catéchistes qu'il contribue à former.  
Il a notamment choisi le « chemin du vocabulaire » ;  
ces mots, « perles rares » qui donnent à chaque évangile sa tonalité :  
comprendre, s'approcher, être avec... se réjouir, glorifier... appeler, proclamer...  
Il a publié trois petits livrets de grand intérêt :  
« lire Saint Marc avec vingt deux mots clés »,  
« lire Saint Mathieu avec vingt mots clés »,  
« lire Saint Luc avec vingt-quatre mots clés ».

(Centre de catéchèse d'Abidjan - 04 B.P. 119. Abidjan 04)

## Jeunesse d'Eglise

J'ai connu, en France, des communautés chrétiennes ferventes. Elles se tenaient souvent dans des églises devenues trop grandes pour le petit nombre de participants. Elles étaient composées de femmes plus que d'hommes, et souvent de personnes du 3<sup>e</sup> âge. Les classes moyennes étaient là ; l'ouvrier était absent. Pour le retrouver, il fallait prendre d'autres chemins que celui des rassemblements d'Eglise.

En Afrique, j'ai reçu le choc des premières messes : un peuple d'hommes et de femmes ; un peuple de travailleurs, de manœuvres, de pauvres. Tout un peuple du 2<sup>e</sup> âge, une jeunesse d'Eglise ; des Ivoiriens, des émigrés de Haute-Volta... des chrétiens.

J'ai reçu, le choc d'une communauté catéchuménale : communauté souvent composée d'émigrés voltaïques venant s'intégrer à la communauté chrétienne. Après le travail du jour, une soirée avec un catéchiste, travailleur comme eux : ils viennent partager, découvrir l'Evangile en vue du baptême et de l'Eucharistie.

On a dit trop facilement qu'ils viennent « gagner le baptême » et « gagner la communion » : Qui les attire ? Sinon une communauté attirante et attractive. Et le baptême et l'Eucharistie sont les biens précieux qu'il faut « gagner »... C'est leur richesse !

## Bonne nouvelle

La Messe, c'était la Table Eucharistique, mais aussi la Table de la Parole. « Les deux Tables comme on disait : liturgie de la parole enracinée dans la liturgie de la Synagogue.

La tradition africaine de la « Nouvelle » m'a apporté des sens nouveaux. Voici la coutume ivoirienne de la visite. Le Visiteur salue mais ne prend pas d'abord la parole. C'est son hôte qui lui dira : « Quelle est la nouvelle ? », et le visiteur donnera sa première nouvelle : « Il n'y a rien de grave... je suis venu te voir... te saluer ». L'autre répondra : « Ici non plus, il n'y a rien de grave... nous étions là et nous te voyons venir... » C'est là la *première nouvelle* ; elle met les cœurs en paix, en harmonie, en compréhension. Ensuite, vient la *seconde nouvelle*. Ce sera peut-être la nouvelle d'un deuil, d'un accident... une nouvelle au second degré. C'est la nouvelle grave après ce « il n'y a rien de grave... »

Cette mise en disposition des destinataires m'a fait redécouvrir combien les évangiles étaient pluriels. On y trouve des nouvelles au premier, au second, au troisième degré. Et la Messe, c'est bien d'abord recevoir et partager les « Nouvelles des hommes et les Nouvelles de Jésus-Christ ». Des évangiles toujours divers et toujours « neufs », de vraies « Nouvelles », données et vécues selon la tradition biblique et la tradition africaine.

Le mot « manger » a pris, pour moi, un nouveau volume de sens. En français, on dira : « J'ai mangé la commission », ce qui veut dire : « J'ai oublié ». En Afrique, on dira : « J'ai mangé tes paroles », ce qui veut dire : « Ta parole m'a nourri ». J'ai retrouvé le vocabulaire des prophètes qui mangeaient la parole du Seigneur. Ils la trouvaient douce comme du miel, ou amère. On parle aussi de parole qui a du « goût »... une parole qui au fond se retrouve dans toutes les cultures par son action.

Ne dit-on pas en France : « Je n'ai pas digéré ce que tu m'as dit », « Tes paroles me sont restées dans la gorge ».

Oui, à la Messe, c'est d'abord le repas de la Parole qui nourrit et qui rassasie ; parole douce ou amère... Et combien de paroles de Jésus « que je n'ai pas encore digérées ».

« Manger » l'Eucharistie, c'est aussi partager le repas du Christ, ensemble, en frères. Un jour, j'ai été invité dans une famille d'émigrés voltaïques. C'était la première fois. Peut-être par respect pour l'étranger, on m'a donné une assiette, une cuillère, une fourchette... pour moi, l'étranger. Les hommes qui étaient là se regroupaient et mangeaient avec la main, au même plat. Alors j'ai senti combien j'étais l'étranger et j'ai vraiment compris ce que veut dire « manger au même plat », dans une même intimité familiale. L'Eucharistie, c'est bien le repas du Christ, pour partager ensemble au même plat de Jésus-Christ, en frères.

## **Manger la Parole**

## **Manger ensemble**

## **Avoir faim, Etre faim**

« Celui qui a faim qu'il vienne à moi ». La faim du Christ ne peut pas se séparer de la faim des hommes ; le dernier repas de Jésus, la Cène, ne se sépare pas du peuple rassasié par la multiplication des pains.

En Côte d'Ivoire, le sol est riche ; les gens ne meurent pas de faim. Mais comment ne pas penser à tous ces hommes et toutes ces femmes qui émigrent en Côte d'Ivoire pour venir en chercher un peu d'argent, un peu de travail, un peu de nourriture ! Le monde est-il divisé entre gens qui mangent et gens qui ne mangent pas à leur faim ? Est-cela les nouvelles frontières ? Une civilisation de consommation qui ne sait pas partager est-elle encore une civilisation ? Quand la course aux armements deviendra-t-elle la course vers l'homme qui a faim ?

L'Eucharistie fait jaillir en moi cette prière : « Donne du pain à ceux qui ont faim ; donne faim à ceux qui ont du pain afin qu'ils comprennent ceux qui ont faim ».

Je ne peux oublier cet enfant, rencontré il y a déjà vingt ans, dont les mots sont restés « plantés » en moi. Il m'avait dit : « Je suis faim ». C'est bien le verbe « être » qui convenait le mieux. Il « était faim ». Ça se voyait sur son visage. « Etre faim », voilà la figure de tout un monde démuné. Pour un tel monde, une Eucharistie sans partage serait « mensonge ».

## **Pain et Vin**

On a parlé d'adaptation de la catéchèse, de la théologie, de la liturgie... du christianisme, dans une nouvelle culture... pour une théologie africaine. Mais, dit un dominicain africain, « l'Eglise n'est liée à aucune culture, pas même à la culture du blé et de la vigne. Pour les masses africaines, « Pain et Vin » demeurent « nourriture pour blancs » et assimilés. Ces produits sont finalement étrangers à notre culture ». Voilà le plus essentiel du mystère chrétien signifié, en Afrique, avec des signes d'importation, avec les signes d'une autre culture. Comment de tels signes peuvent-ils donc être totalement, profondément signifiants ? Toute une recherche est à faire par les Africains.

J'étais sensible à « l'Eucharistie-Repas ». « L'Eucharistie-Sacrifice » me semblait difficile à découvrir. Fallait-il découvrir les sacrifices anciens de la Bible pour découvrir le nouveau Sacrifice du Nouveau Testament ?

Et voici que le mot « sacrifice » fait partie, ici, du vocabulaire quotidien. L'Africain, et lui seul, pourrait prendre la parole et dire, ce qu'est, pour lui, le sacrifice : avant tout sacrifice traditionnel, il y a la confession et le pardon mutuel : c'est avec des cœurs purifiés que l'on va au sacrifice ; le sacrifice est partagé, mangé : il y a communion au sacrifice ; on fait sacrifice pour demander pardon, pour apaiser les génies, pour dire merci et rendre grâce.

J'ai gardé en moi ce court récit d'un sacrifice Traditionnel, que m'a relaté un catéchiste Ebrié : « On m'appelle fils de l'eau. C'est mon nom, car ma mère était une femme stérile. On lui conseilla de faire un sacrifice au bord de la rivière, et neuf mois après je suis né. Alors on m'appelle « fils de l'eau ». Depuis je suis devenu chrétien, je suis resté fils de l'eau, de l'eau de mon baptême ».

Un Africain me disait un jour : « Nous faisons des sacrifices, mais nous n'avons pas bien compris le sacrifice de la messe. Lorsque nous aurons compris que l'Eucharistie est un sacrifice, ce sera extraordinaire pour notre foi : Jésus Christ pourra alors effacer tous les autres sacrifices ».

Le « Notre Père » prend sa place dans l'Eucharistie. Il vient éclairer la communion fraternelle, mais l'Eucharistie vient aussi éclairer le Notre Père. Dans cette prière que Jésus nous a apprise, le pardon du Père est lié au Pardon du Frère. Mais nous pourrions faire cette prière, comme des Juifs de l'Ancien Testament, en oubliant les paroles de la consécration : « Sang répandu *pour le pardon des péchés* ». Le Pardon de Dieu est venu par le sacrifice de Jésus Christ. Il est l'intermédiaire du pardon de Dieu, de la réconciliation de Dieu avec les hommes. C'est à partir de là, par Jésus Christ, que je peux reprendre les mots du « Notre Père » qui nous ouvre au pardon de Dieu. Pas de « Notre Père » sans l'intermédiaire de Jésus Christ.

## Sacrifice

## L'intermédiaire

## Frères

La tradition africaine m'a appris le rôle de l'intermédiaire et des médiateurs : quand deux personnes sont fâchées, séparées, il en faut toujours une troisième pour les réconcilier. Cet intermédiaire du pardon, en Afrique, m'a fait découvrir l'intermédiaire Jésus Christ, faisant la réconciliation de Dieu et de son peuple ; Jésus, le frère aîné qui demande pardon au nom des hommes, ses frères ; le Christ, nouvelle alliance du monde Nouveau.

On a dit que l'Eucharistie faisait le Corps du Christ et le Corps de l'Eglise. L'Eucharistie qui crée une famille, une communauté de Frères...

Le mot « Frère » est devenu, pour moi, un mot très lourd de sens. C'est un mot-clé, en Afrique. On est frère, on devient frère. Même père - même mère, même père et mères différentes : c'est toujours « mon frère ». Le sens de la famille élargie, le sens de la race fait découvrir les liens de la chair et du sang, les liens fraternels.

Un prêtre africain me disait : « Il faut créer des communautés fraternelles, des fraternités signes de Jésus Christ. Cependant, on ne peut oublier que dans le cœur de chacun, il faut une rupture, une conversion : passer de la fraternité de sang, à la fraternité selon la grâce, selon Jésus Christ. Le Christ fait éclater les murs, les frontières de races ; il fait jaillir une fraternité universelle.

Le Christ, frère universel, n'est-ce pas la dynamique eucharistique ? Le Christ sacrificié, donné pour un monde Nouveau, pour une fraternité de l'universel ?

# *Mission d'Eglise*

## *en terre d'Islam*

**Homélie du Père Claverie**

**en sa cathédrale d'Oran, le 9 octobre 1981**

Pierre Claverie est né le 8 mai 1938 à Alger, où il fait ses études.  
Il complète sa formation humaine et chrétienne au sein du groupe scout « Saint Dominique » dont les fondateurs et animateurs sont les pères dominicains du couvent d'Alger.  
Cela explique certainement, en partie,  
qu'au moment où il se sent appelé au sacerdoce, il opte pour la vie dominicaine.  
Après un séjour au couvent du Saulchoir, à Paris,  
où il sera ordonné le 4 juillet 1965, il revient en Algérie.  
Il s'adonne alors à des études d'arabe, très sérieuses.

En 1972, il succède à Mgr Teissier, comme directeur du Centre Diocésain d'Alger.  
Ce Centre, fondé par le Cardinal Duval, est, pour le diocèse d'Alger  
et par ricochet pour toute l'Eglise d'Algérie, un véritable foyer d'animation :  
section d'études de la langue arabe, section de théologie et de pastorale,  
bibliothèque française et arabe, recherches, etc.

Toutes ces activités font de ce Centre un lieu de travail,  
de rencontres multiples entre hommes et femmes de nations et religions diverses.  
C'est là que Pierre Claverie donne toute sa mesure.  
C'est là qu'on est venu le prendre pour en faire l'évêque d'Oran.  
Il est nommé le 21 mai 1981, il est ordonné évêque,  
le 2 octobre suivant et rejoint Oran le 9 octobre.

*Frères et Amis,*

Au lendemain de la fête musulmane de la foi et du sacrifice, cette fête qui marque le terme du pèlerinage des croyants à la Mecque, nous allons commencer notre pèlerinage, le pèlerinage de notre Eglise d'Oranie avec son nouveau pasteur. Vous êtes depuis très longtemps en route vers la maison de Dieu, d'autres pasteurs m'ont précédé et je me joins maintenant à votre marche, espérant, par la grâce de Dieu, franchir une étape de plus avec vous. Car nous sommes des nomades : beaucoup d'entre vous le sont à cause de leur travail, quelques uns du fait des circonstances qui les ont obligés à se déraciner, tous nous le sommes spirituellement. La foi est mouvement vers Dieu : elle répond à l'appel irrésistible de son amour et nous entraîne à sortir de nous-mêmes pour aimer comme Dieu nous a montré qu'Il aimait en Jésus-Christ. Mouvement vers Dieu, la foi est aussi mouvement vers l'autre qui appelle et attend notre amour, auquel Dieu nous envoie pour manifester son propre amour. Notre vie sera donc un incessant pèlerinage des *sources de l'amour à la terre promise de la communion universelle.*

Notre mission s'inscrit dans ce double mouvement.

Oui, notre Eglise est envoyée en mission. Je ne crains pas de le dire et de dire ma joie d'entrer avec vous dans cette mission. Bien des équivoques héritées de l'histoire planent sur la mission et les missionnaires. Disons clairement aujourd'hui que :

Nous ne sommes pas et nous ne voulons pas être des agresseurs.

Nous ne sommes pas et nous ne voulons pas être les soldats d'une nouvelle croisade contre l'Islam, contre l'Incroyance ou contre n'importe qui...

Nous ne voulons pas être les agents d'un néo-colonialisme économique ou culturel qui divise le peuple algérien pour mieux le dominer...

Nous ne sommes pas et nous ne voulons pas être de ces évangélistes prosélytes qui croient honorer l'amour de Dieu par un zèle indiscret ou un manque total de respect de l'autre, de sa culture et de sa foi...

Mais nous sommes et nous voulons être des missionnaires de l'amour de Dieu tel que nous l'avons découvert en Jésus-Christ. Cet amour, infiniment respectueux des hommes ne s'impose pas, n'impose rien, ne force pas les consciences et les cœurs. Avec délicatesse et par sa seule présence, il libère ce qui était enchaîné, réconcilie ce qui était déchiré, remet debout ce qui était écrasé, fait renaître à une vie nouvelle ce qui était sans espoir et sans force.

Cet amour, nous l'avons connu et nous y avons cru : nous l'avons vu à l'œuvre dans la vie de Jésus et de ceux qui vivent de son Esprit. Il nous a saisis et entraînés. Nous croyons qu'il peut renouveler la vie de l'humanité pour peu qu'elle le reconnaisse. Mais comment le reconnaîtrait-elle si elle n'était mise en présence d'authentiques témoins ? Dieu nous a donné de connaître son Christ pour que nous soyons ses témoins.

Envoyés par Lui, là où nous sommes et vivons, le premier acte de notre mission sera d'accueillir et de laisser habiter en nous cet amour. C'est une question de justice au sens biblique de justesse, d'ajustement, de rectitude, de cohérence entre ce que l'on dit, ce que l'on fait et ce que l'on est. Et cette cohérence, cette vérité, se mûrit dans la prière, dans l'assimilation et la célébration de la Parole de Dieu, dans le discernement et l'accueil de sa Présence. Avant de parler, au risque de n'être que des cymbales retentissantes, des hypocrites et des menteurs, nous sommes appelés à donner chair à l'Esprit de Dieu dans un cœur ouvert, « un cœur qui écoute ».

Mais comment écouter si nous sommes pleins de nous-mêmes, de nos richesses matérielles ou intellectuelles, si nous nous répandons dans le monde avec suffisance, si nous écrasons les autres de notre puissance ? Notre chance, en Algérie, est d'être assez démunis - mais l'est-on jamais assez ? - de nos richesses, de nos prétentions et de notre suffisance, pour pouvoir entendre, accueillir, partager le peu que l'on a. Il ne faudrait pas que nous soyons perpétuellement préoccupés de nous défendre. Qu'avons-nous à défendre ? Nos fortunes ? Nos bâtiments ? Notre influence ? Notre réputation ? Notre surface sociale ? Tout cela serait bien dérisoire au regard de l'Évangile des Béatitudes. Nous ne sommes ni une multinationale, ni une franc-maçonnerie, ni une entreprise à but lucratif. Nous ne sommes pas là pour conserver et défendre un héritage mort, des pierres ou une gloire passée. Remercions Dieu lorsqu'il rend son Église à la simple humanité, sans costumes d'apparat ou d'emprunt, sans fards ni clinquants dérisoires.

Réjouissons-nous de tout ce qui peut nous rendre accueillants et disponibles, plus soucieux de nous donner que de nous défendre. Le disciple envoyé par le Christ est l'homme dans sa simple humanité : « Un bâton, des sandales, le confort sommaire de celui qui marche, c'est à dire l'homme léger, disponible, dépouillé de tout ce qui l'encombre et l'alourdit. L'homme qu'on ne confond pas avec son argent, ses diplômes, ses décorations » ... Disponible pour aimer, au prix de ce qu'il a de plus précieux, sa vie. Lequel d'entre nous pourrait récuser cet appel, même si nous avons du mal à en tirer les dernières consé-

quences ? Lequel d'entre nous pourrait refuser de s'engager sur cette voie si, d'aventure et malgré ses résistances, elle s'ouvrait devant lui ? Le disciple serait-il plus grand que le Maître ? La pauvreté évangélique ne serait-elle plus la première béatitude ?

Plutôt que de nous défendre ou de nous protéger, nous devrions défendre ce que nous jugeons être essentiel à la vie, à la croissance, à la dignité et à l'avenir de l'homme. L'amour de Dieu nous y pousse.

Pour cela et pour la vérité de notre mission et de notre amour, ne nous laissons pas seulement emporter par nos passions ou les réactions de notre sensibilité. Il est trop facile de céder à la critique démagogique qui dispense de réfléchir aux causes réelles et profondes et se contente de parler à tort et à travers. Essayons plutôt de progresser dans la compréhension des mécanismes de l'injustice et dans la conversion de nos propres comportements, personnels, sociaux, professionnels. Je suis convaincu de la force de la persévérance, sans éclats ni précipitation. La création du monde nouveau auquel nous aspirons se fait dans la durée. Là encore la prière, l'écoute attentive vont avec le sens de la pauvreté et de la justice.

Que le Seigneur nous donne assez de lucidité pour percevoir ce qui doit être fait pour que l'homme, tout homme, soit respecté. Portons notre regard sur nous-mêmes et nos communautés, sur les relations que nous entretenons, sur les milieux dont nous sommes effectivement solidaires, sur nos alliances et nos préférences... La course à l'argent et au confort à tout prix, que beaucoup de chrétiens partagent avec un monde de consommation sans mesure, n'est-elle pas à l'origine de bien des aveuglements et des compromissions qui nous font mettre l'Évangile sous le boisseau ?

Regardons encore de plus près nos réactions devant l'injustice dont pauvres et petits sont les victimes quotidiennes, devant le mépris avec lequel on traite ceux qui ne peuvent ou ne savent pas s'exprimer ou se défendre, devant l'insolence avec laquelle les nouveaux riches et puissants étalent leurs richesses à la face des pauvres qu'ils écrasent. Ne participons-nous pas à cette évolution de sociétés où les riches s'enrichissent alors que les pauvres s'appauvrissent sans cesse et sans appel ? Les mécanismes économiques que risque d'entretenir la coopération y contribuent souvent et les modèles sociaux que nous présentons accroissent le déséquilibre et le malaise. Là encore, et quoique les données de ces situations nous dépassent et nous échappent souvent, quoique nous n'ayons pas toujours prise sur les causes profondes, nous pouvons au moins laisser la Parole de Dieu nous questionner, nous provoquer et nous conduire à une meilleure appréciation de nos solidarités sociales. Chacun

à sa place, si modeste soit-elle, peut veiller à la qualité des relations qu'il entretient avec les autres et réfléchir aux moyens de mettre en œuvre une justice plus effective.

Notre foi nous pousse donc à recevoir de Dieu l'amour par lequel Il nous demande d'aimer à notre tour. Nous participons ainsi à la création d'un monde où l'homme pourrait acquérir les moyens d'être reconnu quels que soient sa fonction économique, son rôle social, ses opinions politiques ou ses convictions religieuses. Inséparables, ces deux aspects de notre mission ne font que reprendre le « double commandement » de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain qui résumant, pour nous, la Loi et les Prophètes.

Mais pour répondre à cette double nécessité de notre être chrétien, l'Esprit de Dieu nous convoque en Eglise. Nous accueillons l'amour, nous vérifions notre authenticité, nous réfléchissons et assurons notre participation à la vie de l'Algérie, ensemble. Il n'y a là aucune distinction entre évêque, prêtres et laïcs, religieux et religieuses. Devant Dieu nous sommes tous et toutes également responsables. Il nous revient de rendre plus effective l'action créatrice et libératrice de l'Esprit de Jésus-Christ. Et pour cela, nous sommes appelés à faire Corps dans le même Esprit.

Comment pourrions-nous prétendre rendre présent Jésus ressuscité si nous nous entredévorons les uns les autres comme le dit l'Apôtre Paul ? Si chacun considère détenir seul et sans partages les clés de la foi ? Si les pasteurs divisent le troupeau et se dressent les uns contre les autres au nom d'un passé, d'une manière particulière de concevoir la nature et la mission de l'Eglise ? Si les chapelles s'excommunient ? Quelle pierre apportons-nous à l'édification d'un monde nouveau en Algérie ? Ne serions-nous pas alors des menteurs, des hypocrites ?

Je sais les efforts dépensés par mon prédécesseur, Henri TEISSIER, pour mettre en communication les groupes si divers que vous formez dans ce diocèse. Divers par la langue, la culture, le degré d'attachement ou d'intégration à l'Algérie. Divers par les niveaux de vie, des plus riches au plus démunis. Divers par les origines sociales, politiques, raciales. Dans ce petit diocèse se sont donné rendez-vous tous les continents. Nous poursuivrons ensemble cette œuvre d'unité, de compréhension et d'accueil mutuels. Et s'il reste encore des motifs de division ou d'incompréhension, de s barrières ou des murs qui séparent, je vous en prie, au nom du Seigneur Jésus, expliquons-nous, essayons de nous entendre et de faire ensemble un bout de chemin sur la route qui mène à l'unité. Il ne s'agit pas de gommer les différences, de supprimer les tensions fécondes... Mais de créer une communication en sorte

que les malentendus disparaissent et que les différences se complètent et s'épaulent mutuellement, stimulant chacun dans sa vocation propre au service de l'unique mission reçue du Christ.

Notre Eglise est assez petite et assez légère pour que nous puissions exister sans appareil administratif excessif ni organisation pesante. C'est un Temple dont les pierres sont vivantes, c'est une communauté humaine, à taille humaine. Ne l'alourdissons pas par notre passivité, par la dureté de nos cœurs. N'oublions pas que la communion est, par elle-même, signe de la présence et de l'action de l'Esprit Saint. Il ne s'agit évidemment pas de créer un ghetto de plus dans un monde déjà suffisamment déchiré, pas davantage un club où les étrangers se retrouveraient entre eux pour recréer leurs habitudes et leur monde familial. Cette communauté humaine est ouverte à la fois sur Dieu, sa Présence, Sa Parole, Sa mission, et sur l'Algérie au service de laquelle elle met ses ressources humaines et spirituelles. Et c'est la raison pour laquelle nous voulons demeurer légers et nous alléger encore. Les seules structures qui vaillent, dans l'Eglise, sont celles qui favorisent la communication entre personnes et communautés. Nous nous efforcerons de les développer ensemble.

Et cela, nous le vivons dans un pays majoritairement musulman. En Islam comme ailleurs, ce qui compte c'est : l'humanité devant Dieu. Cette humanité, la nôtre et celle des autres, n'est ni pire ni meilleure que d'autres. Elle est seulement prisonnière de tant de chaînes qui la retiennent et l'empêchent d'être fraternelle, que nous n'aurons jamais fini de nous libérer mutuellement. Nous libérer de nos préjugés, de notre ignorance, de notre suffisance, de notre soif de dominer. Nous libérer du mépris de l'autre, de ces jugements hâtifs qui traduisent un manque d'intelligence plus qu'un véritable discernement. Nous avons à nous libérer mutuellement des slogans creux, du piège des mots qui prennent la place de la réalité. Revenir sans cesse à l'homme tel qu'il est, tel que nous le connaissons parce qu'il est notre voisin, notre collègue ou notre ami, y revenir sans masque et avec la passion de la comprendre, de mieux le connaître pour mieux le servir et l'aimer, *c'est là notre chemin vers Dieu*. Qu'il soit chrétien, musulman ou athée, qu'il soit proche par la culture et la langue ou étranger, c'est avec lui que nous construirons un monde nouveau.

C'est pourquoi je ne crains rien tant que le sectarisme et le fanatisme, surtout religieux. Notre histoire chrétienne en porte de nombreuses traces et nous ne pouvons pas voir sans inquiétude se développer des mouvements intégristes. Ils divisent déjà l'Eglise. En Islam, sous le nom de Frères Musulmans, ils semblent étendre leur influence. Je connais

assez d'amis musulmans qui sont aussi mes frères, pour penser que l'Islam sait être tolérant, fraternel et préoccupé d'humaniser le monde en lui rendant une âme et un cœur. Eux aussi souffrent de voir défigurer l'esprit de la mission de leur prophète par la violence aveugle des ignorants et les manipulations politiques. Frères et amis, sachons souffrir avec eux. Ne rejetons pas l'Islam parce que des fanatiques le servent mal. Des millions d'Algériens vivent humblement de cette foi, y puisent le courage de vivre une existence souvent difficile, l'espérance d'un jugement de Dieu et de lendemains meilleurs, la force de lutter quotidiennement contre tous les avertissements. Ils sont nombreux parmi ces milliers de pèlerins qui vont bientôt regagner le pays après avoir, hier, sacrifié le mouton en signe de l'abandon de leur vie entre les mains du Tout-Puissant, à la suite d'Abraham. Faisons confiance à ces milliers d'anonymes qui souffrent plus que nous de tous les excès. Quant à moi, et non sans craindre pour l'avenir des moments difficiles, j'ai la conviction que le fanatisme se condamne par ses excès mêmes. Nous en faisons la triste expérience dans l'Eglise catholique, quand elle se fait persécutrice, tombe au pouvoir de Docteurs de la Loi aveugle et sans intelligence, ou lorsqu'elle est utilisée par les pouvoirs.

La religion peut être le lieu de pires fanatismes car les hommes habillent du manteau divin leur soif de toute-puissance ou, plus simplement, leur bêtise. Toutes les religions sont sans cesse exposées à devenir des instruments d'oppression et d'aliénation. Ne laissons pas l'Esprit étouffé par la lettre. Nous pouvons lutter contre ces dénaturations de la foi, la nôtre comme celle des autres, en maintenant le dialogue malgré les remous de surface et les apparents durcissements. Le dialogue est une œuvre sans cesse à reprendre : lui seul nous permet de désarmer le fanatisme, en nous et chez l'autre. C'est par lui que nous sommes appelés à exprimer notre foi en l'amour de Dieu qui aura le dernier mot sur toutes les puissances de division et de mort.

Frères et amis, voilà notre mission ; elle est aussi vaste que notre vie : elle se fera prière, dialogue, parole, action, mais toujours pour recevoir la Bonne Nouvelle de l'amour de Dieu et la communiquer. Aucune de nos activités ne lui échappe : en elle, pas de distinction entre le religieux et le profane car il s'agit d'abord de vivre, simplement vivre, mais vivre pleinement, selon l'Esprit de Jésus-Christ.

Nous allons poursuivre ensemble cette aventure, laissant Dieu conduire notre pèlerinage... AMEN !

---

# L'histoire

---

## Une science dans son dynamisme ou la hantise du passé

*Eric Brauns*

Nos contemporains vivent un rapport très contradictoire avec l'histoire des historiens : est-il possible d'éclairer ces tiraillements, de proposer quelques éléments d'interprétation ? D'un côté, notre culture fait une large place à l'histoire, aux ouvrages des historiens, aux musées, aux grandes expositions : la presse et la télévision coucourent à une célébration du travail historien dont les artisans acquièrent la renommée (Georges DUBY, Emmanuel LE ROY LADURIE, Jacques LE GOFF, etc.) Mais, d'un autre côté, l'enseignement de l'histoire décline, s'émiette et alarme par sa faiblesse la plupart des hommes de culture (1). Comment comprendre qu'une telle profusion de richesses élaborée par les chercheurs voisine au sein de la même société avec l'indigence et l'incohérence d'une transmission scolaire ? Rupture de la communication entre l'Université et l'enseignement en général, intention malveillante d'une politique de déstructuration idéologique, effet de la crise de conscience des maîtres dont la fonction d'éducation est dévalorisée, crise de l'école, retombée d'une perte du consensus entre les historiens eux-mêmes à propos de leur métier : il y a un peu de tout cela.

Il n'est pas inutile de mesurer d'abord l'ampleur des attentes dont l'histoire des historiens est l'objet et qu'elle ne peut toutes satisfaire. On dira un mot ensuite des étapes récentes franchies par le travail historien : ce qu'on appelle simplement **l'historiographie** est une science jeune, née au 19<sup>e</sup> siècle (même si sa généalogie est longue), et sa croissance est jalonnée de mutations. Enfin, on pourrait signaler l'intérêt que présente l'historiographie récente pour la conscience que les chrétiens ont d'eux-mêmes et surtout pour l'avenir qu'ils ont à inventer. Des titres de livres seront signalés ici et là, mais sans que l'article prétende à une bibliographie exhaustive du sujet.

## 1. Quelques significations du recours à l'histoire

Les intérêts idéologiques et pratiques qui entrent en jeu dans notre recours à l'histoire sont si nombreux et si imbriqués les uns dans les autres qu'ils accèdent bien rarement au niveau de notre conscience réfléchie. Or, l'histoire - au sens de la matière des événements dont l'historiographie fournit le récit - est investie de fonctions essentielles. La conscience de sa propre histoire nous semble indispensable à un individu ou à un groupe en quête de son **identité**. Les civilisations du Tiers-Monde ont commencé à écrire leur propre historiographie au moment même où elles faisaient sauter le verrou du colonialisme politique. Chaque culture d'Afrique noire sait dorénavant qu'elle retrouvera sa propre personnalité lorsqu'elle pourra mettre en face d'elle son passé, objectiver une écriture de son histoire y compris de ses drames et frustrations récents. L'historien, à la suite du chroniqueur, sauve une mémoire collective qui s'identifie à un **patrimoine** : la mémoire collective vivante s'assure et se reconnaît dans la propriété d'une langue, l'occupation d'un territoire, l'héritage d'institutions, la possession d'un **bien**. Les premières archives naquirent de la nécessité de sauvegarder des titres de propriété.

L'écriture de l'histoire s'alimente à la volonté de savoir, d'expliquer, d'effacer au maximum les zones d'ombre génératrices d'angoisse. Mais elle est suscitée également par des aspirations pratiques. L'historiographie raconte des ruptures, des échecs, des discontinuités, des espoirs partiellement réalisés. Elle alimente donc la conviction d'un changement possible. Si elle éveille l'éventualité d'une menace pour les nantis, elle nourrit toute volonté d'émancipation chez les opprimés. Savoir que jadis l'ordre a changé, que toute organisation a un début et donc une fin, c'est pouvoir penser une modification des structures actuelles établies. La science de l'histoire rend espérable la maîtrise d'un avenir. Tous les grands mouvements sociaux de libération ont puisé et puisent encore leur vigueur dans les récits d'histoire : c'est cela qui rend « stratégiques » les narrations comme celle de l'Exode (2). Peuple ou groupe social, nous avons le droit de revendiquer un futur possible : être sans avenir, c'est ne pas être. Voilà pourquoi il est vital de se rappeler les situations collectives où toute suite paraissait interdite, où l'horizon était bouché, et où pourtant le désespoir a été démenti. L'homme réduit à l'individu sait qu'il est pour mourir : mais l'homme capable de crever l'étroitesse de son individualité pour vivre de la solidarité d'un peuple, accède à la conscience qu'il existe pour durer. L'histoire n'est pas le passé : elle est ce qu'un présent fait du passé pour mettre au monde un avenir. Mais cet accouchement, c'est un sujet collectif qui l'accomplit, classe, nation, église ou tribu.

On peut encore parler d'une dernière « pulsion » qui nous attire à un savoir de l'histoire : le désir de transcender l'immédiat de nos vies, de relativiser l'écrasante objectivité de notre présent. La volonté de fuir l'étouffement et de respirer **ailleurs** peut prendre une forme mineure, pour ne pas dire vulgaire : le goût de l'anecdote, du secret scabreux, de l'envers du décor peuvent en effet satisfaire cet « obscur objet du désir » de l'histoire... Ou alors, aux antipodes de l'histoire-coulisse, la pensée enquête non en vue d'un dépaysement, mais pour une rencontre de **l'autre** que nous avons été et pour un discernement de l'autre que nous serons. Sentier de curiosité policière ou d'exotisme à bon marché, l'histoire peut être mise en présence de la distance qui nous sépare de nous-mêmes et projet utopique d'une autre longueur à parcourir en avant de nous.

## 2. La formation de l'esprit historien

Que l'historiographie contemporaine assume ou pas la gerbe non liée de ces attentes, peu importe : elles sont là, à sa racine, présidant à son travail, déterminant la réception de ses résultats chez les lecteurs d'ouvrages historiques. Depuis le 19<sup>e</sup> siècle où l'histoire est née comme science, les historiens se sont forgés une conscience critique dont on peut schématiquement jalonner les étapes.

Les débuts ont été marqués par un souci méticuleux de la méthode dans l'établissement des informations, le classement, le traitement et la présentation. La rupture était tracée avec toutes les formes de fiction mythologique, toutes les créations périmées de la « légende des siècles ». En même temps se constituait un certain positivisme des « faits » irréfutables : lorsqu'on demande tout à la méthode, que l'on espère tout de la technique d'investigation, on peut en venir à une certaine naïveté. Le positivisme a pour ambition de dire les faits en faisant disparaître magiquement leurs témoins (et par conséquent leurs témoignages discordants) ; il a le culte du document, non pas pour lui-même, mais pour qu'il s'efface devant **l'acte** qu'il relate. Finalement, témoins et documents s'étant évanouis, seule reste en scène la réalité telle qu'elle a eu lieu.

La réaction critique n'a pas tardé et dure encore. Deux traits me semblent essentiels à retenir : la mise à la question de cette historiographie positiviste a été menée par des sciences humaine en voie de constitution et dont les méthodes étaient loin d'être fixées (sociologie, psychologie, économie politique, anthropologie, etc.). D'autre part, ces sciences humaines devaient jouer des coudes et se tailler une

place justement contre l'histoire comme science. Ces remarques ne réduisent pas la justesse des questions adressées aux historiens, mais permettent d'expliquer la violence négative, le dogmatisme absolutiste de certaines réfutations du travail historique. En très gros, la critique a porté vers trois directions : Le subjectivisme de l'historien qu'aucun surcroît de méthode n'anéantira jamais, l'ubiquité de l'interprétation qui habite tous les recoins des grandes synthèses et des panoramas parce que n'importe quel document est toujours déjà une parcelle de vision du monde, et enfin le lieu idéologique et matériel d'où écrit l'historien. La décolonisation a reflué sur des œuvres d'histoire découvrant leur ethnocentrisme serein.

### 3. Voies récentes de l'écriture de l'histoire

La sévérité des critiques a provoqué un renouvellement d'invention chez les historiens, une renaissance qu'est incapable de traduire autrement qu'en phrases le slogan publicitaire à propos de la « nouvelle histoire ». L'effet n'a pas été seulement bénéfique : il a coûté aussi des pertes dont nous parlerons en terminant.

#### • **Changement d'objet.**

Les historiens, depuis la naissance du mouvement des **Annales** en 1929 (3), ont dirigé leurs investigations vers de nouveaux territoires. Ainsi est née l'histoire des **mentalités**, ces phénomènes de longue durée, lents à se transformer, moins explicites que les théories qui se disent et se publient, mais tout aussi structurants pour la réalité sociale (4). Dans le même ordre du psychique, certains se sont intéressés au passé de **l'imaginaire**, à ce monde des images lentement construites, obsédantes ensuite et toujours rémanentes, qu'il s'agisse de la hiérarchie des trois ordres sociaux (5), de l'image du loup (6) ou de la nostalgie de la chrétienté (7). Représentations, fantasmes collectifs, idéologies retiennent davantage l'attention parce qu'ils expliquent aussi le processus des rapports sociaux. Le comportement vis-à-vis de l'amour, de la mort, de l'étranger sont devenus objets d'historiographie (8). La psychanalyse a joué son rôle d'éveilleuse pour les chercheurs en histoire. Appuyés sur les recueils des folkloristes, les historiens ont découvert le matériau immense des coutumes, superstitions, sorcelleries, bref toute la sous-culture souverainement ignorée autrefois des écrivains d'histoire ou odieusement schématisée. Mais ce n'est pas exclusivement la sphère du psychique qui est tirée de l'oubli : désormais, les historiens mettent à l'honneur l'univers modeste, quotidien et très matériel des

ustensiles, des outils, des recettes et des techniques par lesquelles le génie humain assure sa propre subsistance de mille manières diverses (9).

La rupture est bien consommée avec l'histoire des dates politiques et militaires, le grand spectacle qui alterne la gloire des champs de bataille et les turpitudes des alcôves royales pour la plus grande illusion des badauds. L'historien vise à rendre compte d'une totalité sociale complexe, où règne une atmosphère, où tous les phénomènes sont interconnectés et où ce ne sont pas toujours les mêmes facteurs qui dessinent le visage de l'ensemble : tantôt le pouvoir politique, tantôt les instances idéologiques, tantôt les forces économiques selon des tensions qui ne sont pas transparentes.

#### • **Changement de méthode.**

Dans ce qui n'est qu'un bref aperçu des mutations du travail historien, on voit bien que s'est déplacée une certaine vision de la vie sociale et principalement une représentation de qui est **acteur historique**. L'histoire positiviste, malgré ses mérites reconnus, excluait décidément trop de monde de l'histoire qui se fait : en raison de son quasi fétichisme du document **écrit**, diplomatique ou juridique, elle condamnait le peuple au rôle de témoin muet des événements à cause de son analphabétisme. L'entreprise a d'abord consisté à rendre justice à tous les « absents de l'histoire » (10) ; sous l'influence de M.-D. CHENU entre beaucoup d'autres, on s'est préoccupé d'écrire l'histoire du point de vue du peuple (11). La méthode a changé aussi par le fait que se sont ouvertes des sources d'information jusque là peu exploitées comme les archives judiciaires ou celles de la santé (12). On peut de moins en moins refouler dans l'inconscient collectif de notre culture l'histoire douloureuse des sans-voix, des classes exploitées, des éternels vaincus, des minorités exclues, de tous ceux dont les noms restent inexistantes des monuments et des listes de héros (13). L'histoire matérielle du travail humain, des métiers, de l'accumulation d'inventions anonymes, des révolutions technologiques acquiert droit de cité dans le savoir. Pour faire bref, les pauvres eux-mêmes ont leurs historiens, même si de ce fait, la parole ne leur est pas rendue (14).

En quoi ces nouveaux sujets témoignent-ils d'une nouvelle **méthode** ? Faute de place, ce qui nous empêche d'entrer tout à fait dans la problématique neuve de l'historiographie, nous retiendrons trois changements de perspective décisifs : une autre compréhension de la vie sociale, un autre modèle de la culture, une attention nouvelle aux aspects économiques.

Le chartiste (diplômé de l'Ecole des Chartes) classique d'autrefois a appris à lire les traces écrites d'une société : il colporte plus ou moins le préjugé selon lequel

ceux qui décident de la destinée d'une nation sont ceux qui écrivent, ce qui rétrécit à une infime minorité la faculté de jouer un rôle historique. L'accès de tous à l'écriture, l'expérience réfléchie de l'organisation des masses, une mémoire révolutionnaire, un espoir socialiste, tout cela nous empêche de croire que la vie d'une société est bâtie par le petit nombre des lettrés. L'historien a cessé de s'enfermer dans les seules sources écrites. L'acteur historique n'est plus un personnage isolé, un destin unique. Beaucoup des peuples colonisés par l'Europe n'avaient pas d'écriture. Allait-on continuer à leur refuser une histoire et une culture ? L'ethnologie a fini par nous inculquer un autre regard : le langage est plus que l'écriture, la communication est plus que le langage. Et les historiens ont appris à discerner comme autres systèmes de signes culturels les vêtements, les parures, les relations sociales, les gestes, etc. Découverte de l'oralité et découverte aussi de la matérialité. La conception du monde dominante a trop tendance à oublier qu'à la racine de la vie sociale des hommes, il y a très simplement le souci de ne pas mourir de faim, donc de produire les moyens de subsistance. La forme historique d'une société est donc tributaire **aussi** des rapports sous lesquels elle organise la production de sa survie et de son développement. Cette attention aux phénomènes économiques dans la méthode est-elle due à l'influence du marxisme ? J'hésiterais à l'affirmer (15). L'importance et la brutalité des crises du capitalisme en Europe depuis le 19<sup>e</sup> siècle ont sans doute suffi à alerter l'historien sur le lien existant entre secousse historique et impasse économique. D'autre part, l'histoire n'est pas une science fermée sur soi : elle reçoit des autres disciplines des suggestions permanentes en même temps qu'elle renvoie des questions. Les avancées des sciences humaines se répercutent constamment dans une science qui est, comme les autres d'ailleurs, « en construction », selon l'expression de Pierre VILAR (16).

#### **4. Crise de consensus**

Le travail historique est aujourd'hui plus que jamais sollicité par une demande sociale considérable : notre vie sociale ressent l'approche d'un point de rupture, un système de représentations qui avait fait ses preuves ne fonctionne plus, nous sommes arrachés de l'insularité qu'avait confortée en nous notre rôle dominant dans le monde. A peu près tout a cessé d'être évident : le travail-vocation, ou le métier simplement, la sécurité, l'habitat, etc. On attend du savoir de l'histoire qu'il nous remémore nos racines et nous encourage à trouver le nouveau style de vie,

le nouvel accommodement avec nos partenaires et peut-être un nouvel espoir de bonheur. Or c'est à ce moment que s'écroule la diffusion du savoir de l'histoire dans l'enseignement.

A titre d'éclairage sans prétention, je suggère de voir là l'effet lointain de la critique dont a été l'objet l'historiographie depuis un demi-siècle. A l'Université, ces débats n'ont pas tari les recherches, mais dans le reste de l'enseignement, la critique a stérilisé les manuels, pulvérisé les programmes. La polémique entre chercheurs qui se respectent est devenu soupçon terroriste dans la communication enseignante avec ou sans la caution de l'Etat : plus de chronologie, plus de synthèse, plus de causalité explicative, mais des instantanés décousus et vides à force de s'être eux-mêmes autocensurés.

L'œuvre d'historien - et il n'y a pas là motif à réquisitoire contre sa scientificité - a toujours diffusé en même temps que de la connaissance un certain discours politique. En France, c'était le discours républicain, démocrate, laïc : de l'historien-écrivain à l'instituteur existait un réel consensus sur la « moralité » de cette histoire de France. L'accord a disparu, la vision du monde s'est décomposée et il ne reste que de belles images de manuels, sans souffle, et, pour tout dire, sans intérêt. Car, sans défendre l'idéologie identifiée au bourrage de crâne, je soutiens qu'en l'absence de tout intérêt pratique, vital, le discours historien devient bêtement scientiste et encourage l'amnésie collective. L'historiographie s'écrit pour un présent, en vue d'un avenir ; si elle se paralyse en écoutant les sirènes de sciences humaines qui, elles, ne se privent pas de cultiver les « projets de société », elle se condamne au silence des bibliothèques. On peut tout craindre alors des visées sur l'avenir qui s'élaboreront dans un aveuglement quant au passé et au présent.

## **5. La possibilité d'une nouvelle conscience chrétienne de l'histoire**

Le regard chrétien sur l'histoire a acquis les moyens de se déssiller quelque peu. Nous avons assisté à la fin progressive du règne absolu de la Providence qui n'était souvent pas autre chose que la divinité protectrice de l'ordre établi par les grands de ce monde. Après l'engouement d'une génération, le soupçon s'est à juste titre retourné contre une « histoire du salut » par trop transparente, faisant bon gré mal gré de tous les païens des myopes de mauvaise foi. La théologie des

signes des temps a retrouvé la modestie du mystère, de l'ambiguïté et de l'échec. On a cessé de se ranger derrière Saint Augustin pour prôner un catastrophisme de la décadence, de la vieillesse inéluctable du monde, ou, au contraire, pour enfanter un progressisme béat, convaincu de la nécessaire croissance de l'homme. Les exploitations de l'histoire mythisée n'ont plus cours, du moins aussi aisément. Mais il faut constater que l'espace d'une parole chrétienne à propos de l'histoire des hommes est vide. Les conditions de cette parole se trouvent peu à peu réunies et c'est en l'appelant de mes vœux que je terminerai.

Le mouvement des études bibliques a ranimé en nous la pratique d'une écriture-tradition ; il nous a appris à nouveau à ne parler de la Révélation que comme un récit d'événements sans la prétention de tamiser la foi jusqu'au résidu dogmatique. Nous renouons avec des ancêtres, avec un peuple, et nous nous engageons dans un faire l'histoire au-devant d'un Christ qui vient (17). A ce travail de façonnage par la Bible et de retrouvailles avec l'histoire concourt certainement une paix récente entre la théologie et l'historiographie. Le temps des anathèmes de la crise moderniste n'est pas très éloigné où il fallait tout faire pour nier la discontinuité dans le dogme. La théologie est devenue capable d'un dialogue avec l'historiographie : mais jusqu'à présent, il faut bien avouer que toutes les sciences humaines ont eu les honneurs de la table théologique, sociologie, psychologie, psychanalyse, linguistique, anthropologie structurale, mais que la doyenne, Clio, la muse de l'histoire, est restée à la porte. La théologie chrétienne retrouvera la communication avec les historiens lorsqu'elle acceptera d'intégrer à sa réflexion le savoir de sa propre histoire, y compris de ses hésitations et de ses erreurs. Le théologien n'aura connaissance de son lieu qu'en écoutant d'autres lui apprendre l'histoire du discours qu'il reprend à son compte. Un certain nombre d'études sont publiées, suggestives, incontournables (18). Comment la théologie retrouverait-elle la pertinence d'une parole sur les événements si elle ne se comprend pas elle-même comme un processus historique pris dans la trame du destin ouvert des hommes ? (19)

(1) Cf. Guillaume MALAURIE, « Crise de l'histoire : déplacer les questions », *Esprit*, février 1981, pp. 48-65.

(2) Cf. Pierre VIDAL-NAQUET, « Les Juifs, la mémoire et le présent », Petite collection Maspéro, 1981.

(3) La revue « *Les Annales* », fondée par Lucien FEBVRE a pour sous-titre « Economies, Sociétés, Civilisations » : elle témoigne d'une prise de distance à l'égard du positivisme et contribue aux recherches nouvelles.

- (4) C'est Lucien FEBVRE qui est l'initiateur de ces enquêtes sur les mentalités ; on peut citer de lui : « Le problème de l'incroyance au 16<sup>e</sup> siècle. La religion de Rabelais », Albin Michel, 1942.
- (5) Cf. Georges DUBY, « Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme », Gallimard, 1978.
- (6) Cf. C.-C. et G. RAGACHE, « Les loups en France », Aubier, 1982.
- (7) Cf. Jean DELUMEAU, « Un chemin d'histoire. Chrétienté et christianisation », Fayard, 1981.
- (8) Cf. Philippe ARIES, « Essais sur l'histoire de la mort en occident du moyen-âge à nos jours », Seuil, 1975.
- (9) Cf. Fernand BRAUDEL, « Civilisation matérielle, économie et capitalisme. 15<sup>e</sup>-18<sup>e</sup> siècle » (3 vol.), A. Colin, 1979.
- (10) Selon l'expression de Michel DE CERTEAU (« L'absent de l'histoire », Mame, 1973).
- (11) Cf. Jean DELUMEAU, « Histoire du peuple chrétien » (2 vol.), Privat, 1979.
- (12) Cf. par exemple, Michel FOUCAULT, « Histoire de la folie », Plon, 1961.
- (13) Sur ce point, l'opinion de Paul RICOEUR dans « L'histoire comme récit et comme pratique », Esprit, juin 1981, pp. 155-165.
- (14) Cf. Michel MOLLAT, « Les pauvres au Moyen-Age. Etude Sociale », Hachette, 1978.
- (15) Dans la présentation qu'il fait du texte célèbre de Marc BLOCH, « Apologie pour l'histoire » (A. Colin, 1974, 7<sup>e</sup> éd.), G. DUBY reconnaît que les pionniers des Annales n'avaient pas lu MARX. Depuis lors, davantage d'historiens ont pratiqué l'œuvre de MARX, même si pour des raisons de conjoncture idéologique, le marxisme a fonctionné surtout comme repoussoir.
- (16) Pierre VILLAR, « Une histoire en construction », Hautes Etudes, Gallimard, Seuil, 1982.
- (17) Suggestif à cet égard est l'ouvrage de Pierre GIBERT, « La Bible à la naissance de l'histoire », Fayard, 1979.
- (18) Entre autres : Georges DUBY, « Le chevalier, la femme et le prêtre. Le mariage dans la France féodale », Hachette, 1981 ; Jacques LE GOFF, « La naissance du purgatoire », Gallimard, 1981.
- (19) Pour mesurer les transformations du métier d'historien depuis cinquante ans, voici quelques titres :
- Paul VEYNE, « Comment on écrit l'histoire », Seuil (coll. Points), 1971.
- Emmanuel LE ROY LADURIE, « Le territoire de l'historien », Gallimard (coll. TEL), 1973.
- Collectif sous la direction de Pierre NORA, « Faire de l'histoire » (3 vol.), Gallimard, 1974.
- Michel DE CERTEAU, « L'écriture de l'histoire », Gallimard, 1975.

# La parabole des voisins peureux

Depuis la fin de la seconde guerre mondiale en 1945, l'hémisphère nord connaît une période de paix... une paix bâtie sur un volcan, une paix fondée sur l'équilibre de la terreur atomique. Cette apparente tranquillité n'a pas empêché les Etats de se livrer à une course effrénée aux armements. De la bombe d'Hiroshima dont l'aire de destruction était de 8 km<sup>2</sup> et qui a fait 100 000 victimes, on est passé à la bombe H, mille fois plus puissante, et au missile M.X à dix têtes nucléaires capable de détruire une aire de 750 km<sup>2</sup>. Cette puissance explosive des M.X. est équivalente à celle de toutes les bombes utilisées pendant la seconde guerre mondiale et la guerre de Corée. Depuis 1945, en contre partie, quelques 130 guerres se sont livrées dans l'hémisphère Sud. Avec des armes classiques, les grandes puissances s'affrontent directement ou indirectement dans le Tiers Monde.

L'an dernier, une petite phrase du président des Etats-Unis jette l'effroi dans la vieille Europe. Reagan laisse entendre, le lundi 19 octobre 1981, qu'une guerre nucléaire limitée à l'Europe n'est pas impossible. Les deux super-grands ont le pouvoir de tout détruire, de se mettre d'accord sur ce champ de tir. Les euro missiles s'installent et couvrent l'Europe dans sa totalité :

- d'une part les USA prenant comme base l'Angleterre, les Pays Bas, et l'Allemagne peuvent atteindre une partie de l'immense Russie : les fusées Pershing ont une portée de 1 800 kms, les fusées « Cruises » 2 500 kms.

- d'autre part, la menace Soviétique n'est pas illusoire. La fusée baptisée SS 20 d'une portée de 4 500 kms bénéficie d'une puissance redoutable. Elle peut atteindre et anéantir d'un coup des objectifs militaires ou civils à Paris, Anvers, Rotterdam et même Madrid.

Voilà le dramatique problème posé : le potentiel destructeur provoque la peur. On compte sur 10 à 20 tonnes de dynamite par habitant des USA ou de l'URSS ! Ils sont comme des « voisins paniqués » qui s'épient mutuellement.

Deux voisins exploitaient leurs terres respectives comme ils l'entendaient et, ma foi, leurs revenus étaient honnêtes. Ils échangeaient d'ailleurs quelques produits de leurs récoltes avec tout de même chez chacun le souci tacite de faire de ce commerce l'occasion d'augmenter sa propre prospérité au détriment de l'autre. Cela donnait lieu à de curieuses attitudes où le soupçon de se faire rouler n'avait d'égal que le désir de prendre sur l'autre quelques avantages.

Chiches et méfiants, sauvant toutefois les apparences, les deux voisins s'épiaient sans cesse.

Il leur arrivait même, mine de rien, de lorgner par dessus la clôture qui séparait leurs propriétés... question d'observer comment cela allait en face... et quand leurs regards se croisaient ils semblaient se dire avec un unisson surprenant : « et si je venais chez toi agrandir mon terrain ! » Ils ne le pouvaient bien sûr : les conséquences auraient été désastreuses ! Ils tentaient cependant quelquefois de le faire par bande ; en subjuguant ou en mettant à leur botte les autres voisins, plus petits et plus pauvres, souvent faméliques et parfois satisfaits, de trouver faute de mieux, à l'ombre des grandes propriétés, des appuis et des miettes susceptibles de tromper leurs peurs et leurs faims.

Le maquignonnage et le défi jouaient ainsi un grand rôle dans les relations de voisinage jusqu'au jour où s'instaura entre nos deux compères une sorte d'escalade surprenante. Les raisons exactes de ce phénomène curieux n'ont jamais pu être précisées avec exactitude et, lorsque les voisins en parlaient par-dessus la clôture ou dans quelque réception chez l'un de leurs petits voisins, ils se renvoyaient à ce sujet la balle avec une énergie et des effets qui auraient fait l'envie de tennismen-professionnels ! Bref, un beau jour on vit les deux voisins, pratiquement en même temps, décrocher de leur mur les vieilles pétoires dont ils s'étaient servi naguère pour une longue battue commune contre un prédateur de renom (ils avaient d'ailleurs, à l'époque, sous prétexte de partager les dépouilles du vaincu, jeté sans complexe leur dévolu sur les propriétés des petits voisins sur lesquels s'appliquaient désormais leurs influences respectives). Ils astiquaient avec soin leurs tromblons d'antan, manœvraient chiens et culasses, faisaient provision de munitions et, non contents de cela, ils inventaient et fabriquaient sans cesse de nouveaux moyens guerriers. Ils faisaient preuve pour cela d'un génie inventif surprenant. Ainsi ils se faisaient peur... et cette peur grandissait. A chaque progrès dans l'escalade, lorsqu'ils mettaient au point un nouveau modèle de machine à tuer, on les entendait murmurer en guise de justification : « au cas où... » mais assez fort pour que l'autre l'entende.

Parfois, en manière de défi, ils se montraient et plastronnaient, harnachés de leurs armes, jusqu'aux dents ! Ils se promenaient alors le long de la clôture, jouant de leur quincaille dans des ruses de sioux ou en poussant des cris de cosaques. Rentré chez soi, chacun supputait l'effet produit sur l'autre... et ses propres chances « au cas où... ». Chacun cherchait surtout à deviner ce que pouvait bien lui cacher l'autre car, comme il le faisait d'ailleurs lui-même, l'autre devait bien mijoter quelque chose et fourbir en secret un procédé guerrier encore plus terrible que ceux qu'il affichait ! Régulièrement, ils s'écrivaient ou faisaient savoir chez les petits voisins qu'ils ne voulaient que du bien à

tous, et la paix... mais qu'hélas ils devaient déplorer l'absence de ces intentions chez leur méchant voisin et se trouvaient donc obligés d'en tenir compte. D'où cette escalade dans la « dissuasion ! ». Vint le jour où chacun eut de quoi faire sauter la totalité de la contrée. Là encore, l'acquisition de cette possibilité fut quasi simultanée. Ils avaient atteint le summum de l'équipement destructeur. Ils ne pouvaient imaginer être mieux préparé à vaincre l'autre, chacun tenant entre ses mains la solution finale... finale pour l'autre et pour lui-même !

Les petits voisins grelottaient de peur, mais leurs gémissements étaient faibles et jugés insignifiants. Certains, touchés par la contagion qui affligeait les grands, s'épuisaient à construire des bombinettes qui, peu à peu, devenaient capables elles aussi de faire des dégâts sinon définitifs au moins très considérables. Ils en tiraient fierté et se sentaient, bien inutilement, forts et puissants et se prenaient parfois à oublier leur rôle de marionnettes de second plan !

Mais le plus curieux fut que les deux protagonistes de ce défi permanent, parvenus à ce point normalement optimum de leur ascension meurtrière n'en continuaient pas moins l'escalade ! C'était bien entendu ridicule. Tout se passait étrangement comme si disposant d'une échelle de hauteur suffisante pour atteindre le sommet d'un mur, ils continuaient pourtant d'en augmenter la longueur, dix, vingt, quarante fois plus que nécessaire !!... Eh bien, si incompréhensible que cela paraisse, nos deux voisins persistaient à entasser, moderniser, réformer, construire encore des armes et des pièges. Ils en stockaient partout, jusque chez leurs pauvres petits voisins qui ne pouvaient guère les refuser. Ils leur en vendaient même !

Pris dans une course-poursuite aussi vaine qu'effrénée, ils n'en finissaient plus de s'armer et de faire peur ! Vint inévitablement l'époque où ils possédèrent chacun plusieurs dizaines de fois la dose suffisante d'engins de mort pour tout détruire, petits et grands voisins réunis. C'était faramineux ! Désolant et atroce ! Insensé ! Mais c'était !

De temps en temps, ils amusaient bien sûr la galerie, en annoçant, la main sur le cœur et des tremolos de pacifisme dans la voix qu'ils allaient freiner et même stopper cette escalade mortelle. Mais les pourcentages annoncés et parfois consentis ne signifiaient finalement rien puisque, décompte fait, restait toujours dans les poudrières largement et au-delà de quoi tout faire sauter dans une apocalypse sans espoir.

Certains des habitants de la région commençaient tout de même à en avoir copieusement marre ! Ils refusaient d'être dupes des alibis qui tentaient de couvrir cette ignoble mascarade. Ils refusaient de taire l'évidente perversité de l'opération et sa bêtise objective dans la poursuite « over Killing » d'une telle course aux armements. Ils savaient en particulier qu'une portion minime des budgets engloutis pour la construction et l'entretien de ces engins de mort aurait suffi à sauver de la faim, de la maladie, de la misère des millions de leurs frères. Pour eux, la situation devint moralement insupportable !

Ils étaient peu nombreux, mais convaincus. Ils se firent convainquants. Ils agirent et les sombres nuages de la peur et de la mort commencèrent à s'effiloche.

**M. Dagrás.**